

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LUCIFER

BUTTI, ENRICO ANNIBALE

Drame — 1904

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ALEXANDRE	219 rép.	JULES ABBADIA	18 rép.
MATHILDE SÉNARDI	170 rép.	ALEXANDRE ALBÉRINI	17 rép.
GUY	148 rép.	PROFESSEUR	17 rép.
THOMAS SÉNARDI	111 rép.	DOCTEUR	13 rép.
JULES	85 rép.	UNE INFIRMIÈRE	3 rép.
RÉGINE	64 rép.	RÉGINE ALBÉRINI	2 rép.
DOM FRANÇOIS	58 rép.	UNE BONNE	2 rép.
UNE DAME	28 rép.	PRÊTRE	1 rép.
LE PROVISEUR	22 rép.		

Personnages muets & suite : UN PROFESSEUR DE LITTÉRATURE, UN MÉDECIN

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE PREMIER	5
ACTE DEUXIEME	50
ACTE TROISIÈME	91
ACTE QUATRIEME	136

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

GUY, UNE DAME.

(Guy vingt-quatre ans, l'air un peu frêle et très soigné dans sa tenue, introduit une dame. G est une femme assez jeune, jolie, portant un costume tailleur, très chic. Elle entre timidement, et inspecte la pièce avec curiosité.)

GUY *(très aimable)*

Asseyez-vous, je vous prie. Mon père a été appelé au collège par le proviseur ; il ne saurait tarder.

LA DAME

Merci... Je suis passée par le lycée, on m'a dit que je le trouverais sûrement ici.

5

GUY

Il est rentré depuis une heure ; et généralement il ne sort que le soir.

LA DAME

Quand puis-je être sûre de le rencontrer au lycée ?

(Après une légère hésitation la damé s'assied sur le canapé-lit. - Pause.)

GUY

Toujours dans la matinée. Mais si vous voulez l'attendre quelques minutes... Il ne saurait tarder. Prenez un Siège, je VOUS prie. Quelle chaleur, n'est-ce pas ?

10

(Un silence.)

LA DAME

En effet, il fait très chaud.

GUY

On suffoque.

LA DAME

Absolument.

(Nouveau silence. Guy s'approche de la porte de droite et regarde dans l'antichambre, puis revient.)

GUY

L'été est si désagréable en ville. Personne !... Je n'y comprends rien. Si mon père savait que vous êtes là à l'attendre...

15

LA DAME *(après une légère hésitation)*

Votre père est très sévère, n'est-ce pas ?

GUY *(souriant)*

Sévère... Comment cela ?

LA DAME

Avec ses élèves...

GUY

Oh ! Madame, au contraire. Mon père est même trop bon : son indulgence est proverbiale au lycée.

20

LA DAME

Vraiment ?

GUY (*s'approchant d'elle*)

Ce n'est pas parce que c'est mon père, mais c'est un esprit supérieur, bien différent de tous ceux qui l'entourent. Il connaît à fond les hommes, et s'il n'en a pas une estime sans réserve, il sait les juger avec bonté et les plaindre dans leurs faiblesses.

25

LA DAME (*contente*)

Comme vos paroles me font plaisir ! J'étais venue ici toute inquiète, et vous me rassurez. Mon fils doit avoir commis ce matin quelque sottise pendant la classe de grec... Votre père me l'a renvoyé sans me dire pourquoi.

GUY

Mon père !

30

LA DAME

Oui. Vous comprenez qu'à la veille des examens une semblable punition est un peu grave, et pourrait lui faire beaucoup de tort.

GUY *(étonné)*

Pardonnez, madame, mon étonnement, mais... vous avez déjà un fils étudiant au lycée ?

LA DAME

Oui, en première. Il a quinze ans passés.

35

GUY *(exagérant son étonnement)*

Quinze ans ! C'est incroyable !

LA DAME *(souriant)*

Je me suis mariée si jeune...

(Entendant du bruit.)

GUY *(galant)*

Cela ne me surprend pas ! Oh ! Voici mon père.

SCÈNE II

Les mêmes, Jules Abbadia.

(Jules Abbadia entre par la porte de droite et se heurte contre la table. C'est un homme de cinquante ans, vêtu très simplement. Il porte une cravate, un chapeau mou à larges bords, et à la main une grosse canne de forme bizarre ; à la bouche, une énorme pipe allumée. Il ne voit pas la dame, et cherche à habituer ses yeux à la pénombre de la pièce.)

JULES

C'est toi, Guy ?

40

GUY

Oui, Monsieur Jules. Bonjour !

JULES (*grincheux*)

Le soleil m'a aveuglé. Maudit soit le soleil et celui qui l'a inventé ! Et ton père, où est-il ?

(Jules enlève son chapeau, regarde attentivement la dame et en la reconnaissant fronce le front.)

GUY (*confus*)

Papa est sorti un instant. Madame l'attend également. Il ne peut tarder.

JULES

Comment ! Il a lâché ses parchemins !... Pas possible. Alors je parie qu'il⁴⁵ est là-bas à jouer avec ces stupides marmots.

GUY (*s'efforçant de sourire*)

C'est probable !

(Il salue la dame, et s'éloigne, puis sort dans la petite cour.)

JULES

Je vais l'attendre dans le jardin. Quand il sera libre, tu viendras me chercher.

GUY (*un peu gêné*)

Je suis confus, Madame, et vous prie de l'excuser. C'est un original.

50

LA DAME *(un peu gênée elle aussi)*

Je le connais de vue, et aussi de réputation. C'est l'archiviste de la ville, n'est-ce pas ?

GUY *(avec un signe d'assentiment)*

Oui, c'est un vieil ami de mon père. Nous supportons son détestable caractère à cause de son bon coeur.

LA DAME *(avec un peu de méchanceté)*

Hum !... Son bon coeur... au bout d'une bien mauvaise langue.

55

GUY *(souriant)*

C'est un homme qui dit trop brutalement ce qu'il pense.

LA DAME *(pour changer de conversation)*

À propos, que voulait-il dire avec ses stupides marmots ?

GUY

Mon père adore les enfants. Et quand il monte au collège, il s'arrête toujours à bavarder et à rire dans la chambrée des petits.

LA DAME *(étonnée)*

Votre père ?

60

GUY

C'est singulier, n'est-ce pas, qu'un homme aussi sérieux prenne plaisir à causer et à jouer avec des enfants ?

LA DAME

En effet.

GUY

C'est sa seule distraction, quand il est fatigué d'étudier et d'écrire. Le pauvre homme, il travaille tant !

65

LA DAME *(encore plus étonnée)*

Mais... pourquoi ?

GUY

Pour ses élèves. Il écrit en ce moment une oeuvre de critique. Vous l'ignorez sans doute, mais mon père est un philologue très érudit et très connu à l'étranger.

LA DAME *(regardant autour d'elle, de plus en plus étonnée)*

Presque un homme célèbre !

70

GUY *(qui a remarqué son regard)*

On ne le dirait pas, n'est-ce pas, en voyant notre pauvre maison.

LA DAME *(gênée)*

Oh ! Je ne regardais pas pour cela... au contraire... avec tous ces livres...

GUY *(montrant les bibliothèques)*

C'est là toute sa richesse !

LA DAME *(montrant tous les livres)*

Et votre père a lu tout cela ?

GUY *(souriant)*

Oh ! Il y en a encore autant de l'autre côté dans son cabinet.

75

LA DAME

C'est étrange ; en ville personne n'en parle.

GUY

Oh !

SCÈNE III

Guy, La Dame, Régine.

(Régine Albérini entre vivement de la petite cour suivie de Jules Abbadia. C'est une femme de plus de quarante ans, mais qui ne paraît pas son âge, et est encore agréable à regarder. Vêtue assez simplement, elle donne l'impression d'un esprit simple et primitif.)

GUY *(se retourne)*

Maman !

RÉGINE *(allant vers la dame)*

Pardonnez-moi, Madame... Je ne vous savais pas ici. Monsieur Abbadia vient de me prévenir. Vous cherchez mon mari ?

80

LA DAME *(qui s'est levée)*

Oui, Madame.

RÉGINE

C'est tout-à-fait par hasard qu'il n'est pas chez lui à cette heure ci.

GUY

Il est monté un instant au collège.

(se tournant vers lui, sévèrement)

RÉGINE *(se tournant vers lui, sévèrement)*

Et tu n'es pas allé le chercher ?... Allons, cours, dépêche-toi... Et une autre fois, quand il y aura des visites, avertis-moi.

85

(À la dame.)

GUY

J'y vais, Maman. Vous permettez, Madame ?

(La dame s'assied.)

RÉGINE *(à la dame)*

Je vous en prie, madame, asseyez-vous.

(Guy sort en courant.)

JULES *(bas à Guy, qui sort)*

Prends garde, petit serin. Les jupons, vois-tu, c'est comme de la glu... ça colle.

90

(Elle s'aperçoit qu'elle est assise sur un fusil et le prend.)

RÉGINE *(s'asseyant à côté de la dame)*

Excusez-moi, madame, de vous recevoir dans cette chambre ; mais il m'est impossible d'obtenir de l'ordre. Mon mari et mon fils se disputent le soin de tout bouleverser dans la maison. Voici par exemple un fusil qui n'est guère à sa place.

LA DAME *(se lève avec un cri d'épouvante)*

Ah ! Dieu !

95

RÉGINE

N'ayez pas peur, Madame.

(Il le remet sur la table.)

JULES *(prenant le fusil)*

Il n'est pas chargé... D'ailleurs un fusil à baguette, c'est pour la chasse aux tortues.

LA DAME *(s'asseyant)*

C'est plus fort que moi, j'ai horreur des armes à feu. Rien que d'en voir une, je me trouve mal.

100

JULES *(à part, en ricanant)*

Elle préfère les armes blanches.

(Elle se lève et va vers la table.)

(Apercevant la manivelle.)

(Elle va pour la soulever, mais ne peut y parvenir.)

RÉGINE

Regardez cette table. On dirait un étal de fripier. Un fusil, un chapeau, un creuset, des fioles, un sécateur... Qui a pu sortir cette machine-là ? La manivelle dont mon mari se servait il y a vingt ans pour ses exercices du matin. Ce devrait être au grenier. Je ne peux seulement pas la soulever. Je vous en prie, Abbadia, mettez ça dans un coin. 105

(Il met la manivelle dans un coin.)

JULES *(la levant avec effort)*

Fichtre ! Quel poids ! Il paraît que la vie du séminaire lui avait développé les muscles !

RÉGINE *(à la dame)*

Quand j'avais ma fille avec moi, à nous deux nous pouvions encore y arriver. Mais maintenant que je suis seule... 110

LA DAME *(avec un air de circonstance)*

Vous avez perdu votre fille ?

RÉGINE

Non, heureusement, chère Madame, Irène a dû nous quitter, parce qu'elle a obtenu une place de professeur à l'École normale de Milan.

LA DAME

Et elle est là-bas toute seule ?

(Revenant s'asseoir près de la dame.)

RÉGINE

Dame ! Je n'ai pas pu l'accompagner. Aussi, avec la chaleur qu'il fait maintenant, j'aime mieux rester dans le jardin.

115

LA DAME

Comment, vous avez un jardin ?

RÉGINE *(souriant)*

Oh ! Un jardin... pas précisément. Nous l'appelons ainsi parce que nous y avons mis un peu de verdure, et que mon mari y cultive ses fleurs préférées. En réalité, ce n'est qu'une cour enfermée entre les murs du lycée et le collège.

120

SCÈNE IV

Les mêmes, Albérini.

(Aibérini entre par la porte de droite suivi de Guy. Il a l'aspect grave et renfermé de l'homme de scieoce, tempéré par des instants d'amabilité et de bonne humeur. Sa figure sévère et triste s'illumine par moments d'un sourire presque

enfantin. La barbe est peu fournie, brune ; il porte des lunettes d'or. Il est vêtu d'un stifelius noir, plutôt ample et toujours ouvert.)

ALEXANDRE *(entrant)*

Je vous demande mille fois pardon, madame, de vous avoir fait attendre.
Me voici tout à vous. Si vous voulez entrer dans mon cabinet, nous
pourrons parler plus librement.

125

(Se tournant vers Régine.)

LA DAME *(se levant)*

Comme vous voudrez, Monsieur. Au revoir, Madame ; et merci de votre
bonne compagnie.

(La dame entre dans le cabinet.)

RÉGINE *(s'inclinant)*

Madame !

ALEXANDRE *(à Jules)*

Tu as bien fait de venir me voir aujourd'hui. Je te réserve une surprise
amusante.

130

JULES

Une surprise !... Alors je t'attends ici.

(Il suit la dame après avoir formé les battants de porte.)

ALEXANDRE

C'est cela.

RÉGINE

Quelle jolie femme !... Et gracieuse, élégante. J'étais honteuse de la recevoir ainsi ; ce doit être une grande dame.

GUY *(avec chaleur)*

C'est une comtesse. Je la connais et l'admire depuis longtemps déjà... de loin naturellement. Elle passe pour une des plus jolies femmes de la ville. ¹³⁵

JULES *(s'asseyant)*

Et aussi pour une des plus légères.

(Puis, changeant de ton.)

RÉGINE *(vivement)*

Pas si haut, je vous en prie. Comment, cette dame si distinguée...?

JULES *(à voix basse)*

Oui... Elle se distingue en tout. Pendant que son mari, chasseur acharné, massacre le gibier dans nos campagnes, elle, en ville, sous prétexte qu'elle a peur des armes à feu, venge tranquillement la nature contre cet ennemi des animaux. Pour plus amples renseignements s'adresser aux officiers de la garnison. ¹⁴⁰

GUY *(levant les épaules)*

C'est exagéré.

145

JULES

Ce n'est un mystère pour personne.

GUY

Soit ! J'admets qu'elle ne passe pas pour un modèle de vertu. Mais qu'importe ? Si elle l'était, elle n'aurait pas ce charme, qui la distingue de toutes les autres femmes et qui fait d'elle la seule sensation artistique qu'il nous soit permis de goûter dans ce malheureux trou.

150

JULES

Quelle morale !

GUY

La morale n'est qu'une convention ! Je trouve que nous autres hommes sans préjugés, loin de condamner cette femme, qui au fond ne fait de mal à personne, nous devrions lui savoir gré de sa beauté, et de l'usage... généreux qu'elle en fait.

155

RÉGINE

Guy !...

JULES (*furieux*)

Nous lui devrions peut-être aussi de la reconnaissance ?

GUY

Pourquoi pas ? Nous lui devons un peu de joie.

RÉGINE (*riant*)

Je comprends à présent pourquoi tu ne te hâtais pas de m'appeler. C'était pour lui prouver la reconnaissance.

160

(Il tousse de façon significative.)

GUY (*gaîment*)

C'est possible. Quand tu es arrivé, je commençais à lui faire la cour ; et si Monsieur Abbadia ne nous avait pas interrompus...

RÉGINE

Mais Guy...

JULES

Grand enfant sans tête et sans coeur.

GUY (*avec effronterie*)

Que voulez-vous ? Je suis païen. Pour moi, la femme divine est toujours la Vénus olympique, la Déesse de la Vie et de la Joie. La femme chaste et triste de l'Évangile, la Vierge... Je ne la comprends pas. ¹⁶⁵

JULES (*ironique*)

Ah !... Alors, quand tu le marieras, tu iras choisir ta femme parmi les... Vénus olympiques !

GUY (*éclatant de rire*)

Moi, me marier ! Ha ! Ha !... Non, nous nous réservons pour de plus grandes choses ! ¹⁷⁰

SCÈNE V

Les mêmes, Alexandre.

(Voyant sa manivelle par terre, à Guy.)

ALEXANDRE

Ah ! Encore une affaire expédiée... J'ai fait sortir cette dame par le jardin pour vous épargner les remerciements. Ah ! Bravo ! Tu as retrouvé ma manivelle.

175

GUY

J'ai dû mettre le grenier sens dessus dessous...

RÉGINE *(à Alexandre)*

Comment? C'est toi qui as redescendu ça ?

(Se tournant vers Jules.)

(Il se frotte les mains avec un rire ironique.)

ALEXANDRE

Oui, je veux que Guy s'exerce un peu les muscles. Il ne suffit pas d'avoir de bonnes idées en tête ; il faut acquérir aussi les moyens de les faire valoir ; et souvent deux poings solides changent les idées d'autrui mieux que cent démonstrations. Tu vois, mon vieux, le métier a bien pardi fois ses petites compensations. Après un entretien avec un hypocrite, un tête-à-tête avec une jolie femme... Aujourd'hui, je ne me plains pas.

180

JULES

Je te rappelle que tu m'as annoncé une surpris amusante.

185

ALEXANDRE *(avec ironie)*

Et tu vas l'avoir ! Nous attendons une visite.

RÉGINE

C'est vrai, je l'avais oublié. Ton ami...

ALEXANDRE

Et quel ami ! Un vieux camarade que je n'ai pas revu depuis trente ans. Quand il me quitta, nous portions tous doux la soutane noire, insigne des ministres de Dieu.

190

JULES *(court prendre son chapeau)*

Dieu me garde ! Un prêtre !

ALEXANDRE

Il n'est pas prêtre !

(s'arrêtant étonné)

JULES *(s'arrêtant étonné)*

Un autre excommunié de ton espèce, alors ?

ALEXANDRE *(souriant)*

Non plus. Un brave campagnard vénitien qui a dû renoncer à sa vocation pour affaires de famille. Il a quitté le séminaire juste avant de prendre le sous-diaconat qui nous consacre pour l'Église, comme je l'ai été moi-même, « sacerdos in selernum. » Il en est parti en pleurant d'ailleurs... Il se sentait né, disait-il, pour représenter Dieu sur la terre.

195

JULES

Mais comment est-il ici ?

ALEXANDRE

C'est le ministre qui l'y a envoyé. Mes leçons de philosophie effrayaient²⁰⁰ les anti-cléricaux qui nous gouvernent ; et ils nous ont dépêché un autre cafard juste à la fin de l'année scolaire.

(Il se lève.)

JULES

En somme, tu attends la visite obligatoire du nouveau professeur de philosophie du lycée ? Eh ! Bien, si c'est ça la surprise,... Merci, je me sauve.

205

ALEXANDRE

Reste donc ! Tu n'as jamais lu dans les livres qu'un ange du ciel, un de ces anges obtus et soumis, restés au service de leur maître, soit descendu un jour visiter un de ses frères, précipité dans l'abîme pour avoir osé penser et raisonner tout seul ?

JULES

J'ai dû voir ça dans un opéra.

210

ALEXANDRE

Eh, bien ! Tu vas assister tout à l'heure chez moi à quelque chose de semblable... sans musique, naturellement.

JULES *(venant vers lui)*

Et ce professeur, cet ange du ciel, comme tu l'appelles, connaît ton histoire ? Il sait que tu as été prêtre, que tu as un beau jour jeté la soutane aux orties !

215

ALEXANDRE

Il doit le savoir.

RÉGINE *(qui a écouté attentivement)*

Quand tu l'as rencontré à la présidence, il ne t'a rien dit à ce sujet ?

ALEXANDRE

Non ! Je l'ai invité à venir me voir pour te le présenter, et il a accepté de bon coeur, en ajoutant qu'il m'amènerait sa fille.

JULES

Oh ! L'ange est donc marié?

220

ALEXANDRE

Veuf.

JULES

Et il t'amène avec confiance toute sa famille ?.... Je parie ma tête qu'il ne sait rien de ton passé.

ALEXANDRE *(souriant)*

Tant mieux ; je le lui conterai.

RÉGINE *(contrariée)*

Comment... Tu vas lui dire... ?

225

(Régine, sans oser insister, secoue la tête, puis sort par la porte de gauche.)

ALEXANDRE *(avec force)*

Certainement. Du reste, Sénardi était dans le temps un des plus modérés d'entre nous.... Je veux dire un des moins enragés. Je me rappelle avoir eu avec lui plusieurs discussions très vives... Je faisais partie du clan des intolérants.

GUY *(étonné)*

Toi, père, tu étais intolérant ?

230

(se levant et le regardant)

ALEXANDRE *(se levant et le regardant)*

Oui, moi ! J'étais aussi alors très courageux. Crois bien, mon fils, que si je portais cet habit, et que si je prêchais ce verbe, c'est que j'étais sincère et de pleine bonne foi.

GUY

Je n'en doute pas, père. Mais malgré moi j'ai peine à me figurer que tu aies pu être différent de ce que tu es maintenant.

235

(Se tournant vers Guy.)

ALEXANDRE *(avec un sourire amer)*

Oh ! Différent !... Qu'est-ce que nous sommes au fond ?... Ce que le hasard de l'éducation nous fait. Des bouteilles que l'on remplit à son gré d'un liquide quelconque. Le verre en est incolore et transparent. On verse du vin, il est rouge ; on y verse de l'absinthe, il devient vert. On le remplit d'encre, et le voilà plus noir que l'encre même. Et pourtant la bouteille n'a pas de couleur ! Le rouge, le vert, le noir, ce sont les autres qui l'y ont mis. Toi, par exemple, tu te crois un homme intelligent et

240

éclairé, convaincu de la vérité de la science, et connaissant les secrets de la nature. Et tu crois impossible d'avoir en toi une autre intelligence que celle que tu as, et tu t'imagines que tu es né réellement pour devenir un libre-penseur ! Au fond, tu n'es que ce que je t'ai fait. Tu as la couleur de l'éducation que je t'ai donnée. Tu as été élevé dans des conditions exceptionnelles, et tu as pu, dès l'enfance, devenir un homme libre. Le serais-tu si j'avais commencé à te faire baptiser à l'église, si ta mère l'avait appris dès le berceau les prières habituelles, si chacun enfin s'était arrangé pour te saturer d'absurde et de mystère ? Non évidemment. Par malheur, moi, je n'ai pas eu cette joie. J'ai été comme tant d'autres. Ma bouteille a été remplie jusqu'au bord d'ombres et de mensonges !...

GUY (*souriant avec orgueil*)

Mais tu as su rejeter loin de toi toutes les ombres et tous les mensonges !

(Se tournant vers Abbadia.)

ALEXANDRE (*mettant la main sur l'épaule de Guy avec un peu de tristesse*)

Oui, mon fils, je l'ai su. Mais au prix de quelles souffrances, et de quelles douleurs ! Pour toi au contraire cette liberté d'esprit est une habitude facile et sûre, C'est étrange... L'arrivée de cet homme a réveillé en moi une foule de souvenirs, oubliés depuis des années.

(Changeant de ton.)

JULES

Ne t'en plains pas. Ces souvenirs viennent de l'inspirer de profondes et belles paroles, Mais la théorie des bouteilles m'a donné une soif infernale.

(Appelant Régine.)

ALEXANDRE *(riant)*

Ha ! Ha ! Ha ! Régine ! Régine !

RÉGINE *(apparaissant à la porte)*

Ne crie donc pas. Je suis là. Qu'est-ce qu'il faut ?

265

ALEXANDRE

Tu as entendu ! Monsieur l archiviste a soif. À propos tu as pensé aux rafraîchissements à offrir tout à l heure.

RÉGINE

Oui, nous avons de la conserve de framboise...

ALEXANDRE *(avec une grimace)*

Heu !

RÉGINE

Du vin blanc mousseux !

270

GUY

Ça, c'est pour moi.

RÉGINE

Du vermouth...

GUY *(riant)*

De l'essence de camomille...

(Régine va pour sortir : on entend un coup de sonnette dans l'antichambre.)

ALEXANDRE *(joyeux)*

Allons, je vois que nous pourrions avoir soif. Pour le moment, donne-nous du vin rouge pour monsieur l'archiviste. Ah ! C'est lui !

275

(À Guy.)

(Guy hésite et paraît ennuyé.)

RÉGINE

Déjà ! Moi qui voulais m'habiller un peu... Va ouvrir, Guy. La bonne n'est pas rentrée.

ALEXANDRE *(à Guy)*

Vas-y, Régine.

(Elle sort vivement. Guy sort par la porte de droite. - Alexandre, voyant la mine furieuse d'Abbadia, éclate de rire.)

RÉGINE *(à Alexandre, en sortant à gauche)*

Je vais me dépêcher. En attendant, reçois-les.

ALEXANDRE

Fais patienter ta soif.

280

JULES

Ah ! Si je pouvais envoyer ton ange en enfer !

ALEXANDRE (*souriant*)

À quoi bon ? Il y vient tout seul !

SCÈNE VI

(Guy Albérini rentre, précédant Thomas Sénardi et sa fille Mathilde. Sénardi est un homme à la figure douce et souriante, quoique révélant par moments un caractère tenace et volontaire. Sa fille est jolie, vêtue avec simplicité mais avec goût.)

GUY (*sur le seuil*)

Entrez, Monsieur, je vous en prie.

THOMAS (*entrant*)

Merci, merci.

(Il lui offre cordialement la main.)

ALEXANDRE (*allant à sa rencontre*)

Ah ! Mon cher ami !

285

THOMAS (*avec timidité*)

Nous te dérangeons peut-être à cette heure ci?

ALEXANDRE

Non, je t'attendais.

THOMAS *(présentant sa fille)*

Permetts-moi de te présenter ma fille Mathilde, dont je t'ai parlé hier.

(On lui donne la main.)

ALEXANDRE

Oh ! Oh ! Si grande ! Mademoiselle, enchanté de faire votre connaissance.

290

MATHILDE *(saluant)*

Monsieur !

(11 ôte ses lunettes, et se tournant vers Thomas.)

(La figure de Sénardi s'illumine.)

(Thomas devint sérieux.)

ALEXANDRE *(met ses lunettes d'or et la regarde avec attention)*

Jolie, très jolie : figure ouverte, intelligente... une ligne gracieuse et forte... respire la santé... Mon cher ami, tous mes compliments. C'est une Belle oeuvre. J'ai lu l'autre jour ton petit traité de philosophie élémentaire... Je préfère ta fille. À mon tour permets-moi de te présenter mon fils, le docteur Guy Albérini, une tête carrée, professeur de sciences naturelles, en attendant une chaire.

295

THOMAS

Il s'est déjà présenté lui-même. D'ailleurs, je l'aurais reconnu ; il te ressemble tellement !

(Présentant Thomas.)

(Présentant Mathilde.)

ALEXANDRE *(présentant Abbadia)*

Mon meilleur ami, Monsieur Jules Abbadia, archiviste de la ville, Mon-
sieur Thomas Sénardi, un de mes vieux condisciples, et mon nouveau
collègue, Mademoiselle Sénardi, Thomas et Jules se serrent la main. Ma-
thilde va pour s'incliner, mais Abbadia lui serre la main avec force. 300

*(Mathilde s'assied sur le canapé-lit ; Thomas sur une chaise, près du canapé.
Alexandre sur le petit lit, entre Mathilde et son père. Jules et Guy restent de-
bout.)*

ALEXANDRE

Là, maintenant que les présentations sont faites, asseyez-vous, je vous
en prie. Ma femme ne va pas tarder. Eh ! Bien, comment avez-vous trou-
vé notre petite ville ? Bien triste, n'est-ce pas... et toute noire ? 305

THOMAS

Non, au contraire, très agréable. Depuis dix ans que nous sommes exilés
en Sardaigne, à Oristano, nous n'en pouvions plus. J'attendais mon
changement comme une libération.

(Changeant de ton, à Mathilde.)

ALEXANDRE *(amer)*

Moi, j'attends depuis six ans une chaire de philosophie à l'université. Je
l'ai gagnée dans un concours où j'ai été classé premier ; on a nommé un
autre à ma place, Et vous, Mademoiselle, vous vous trouviez mal en Sar-
daigne ? 310

MATHILDE

Non, Monsieur ; je suis toujours bien où est mon père. Et puis, cette terre sauvage et primitive parlait à mon imagination, et ces gens malheureux, opprimés par la misère et l'ignorance, m'étaient très sympathiques. Il y avait tant de bien à faire là-bas. 315

ALEXANDRE *(la regardant avec une sympathie)*

Je vous crois. Alors vous êtes revenue à contre-cœur ?

MATHILDE

Oui, un peu, je l'avoue. On m'aimait tant. Ces braves gens étaient pleins d'attentions pour moi. Ils me regardaient comme quelqu'un au-dessus d'eux... Et tous les enfants... Je l'avoue sans honte, j'ai pleuré en quittant tous ces petits. 320

ALEXANDRE

Vous aimez les enfants ?

MATHILDE

Oh ! Follement !

ALEXANDRE *(se tournant vers Thomas)*

Mon ami, je crois que nous ne tarderons pas, ta fille et moi, à devenir bons amis. 325

THOMAS

Gela me fera plaisir.

SCÈNE VII

Les mêmes, Régine.

(Régine qui a changé de costume, entre par la porte de droite ; Thomas et Mathilde se lèvent.)

RÉGINE

Je vous en prie, ne vous dérangez pas pour moi.

ALEXANDRE *(se levant)*

Je te présente mon ami Sénardi et sa fille, dont je l'ai annoncé la visite
ce matin. 330

(Ils se serrent la main.)

RÉGINE *(saluant)*

Monsieur... Mademoiselle... Très heureuse de faire votre connaissance.
Mon mari m'a souvent parlé de vous ; vous avez été camarades de
classe, je crois.

*(Régine s'assied à l'endroit où était Alexandre ; qui reste debout ; Jules et Guy
se sont éloignés, près de la table à droite.)*

THOMAS

Nous sommes amis on peut dire depuis l'enfance. 335

RÉGINE

Excusez mon retard involontaire. Mais je suis si occupée ! Vous savez,
dans une maison, il y a toujours quelque chose à faire, et une bonne ménagère n'a jamais une minute à soi. N'est-ce pas, Mademoiselle ?

MATHILDE

Oh ! Certes.

(Alexandre sourit.)

(Elle continue de parler.)

RÉGINE

Les hommes ne veulent pas croire ça... Moi, je sais que je passe la plus
grande partie de mon temps à mettre la maison en ordre. Tu as beau
rire, c'est exact ; et tiens, par exemple... 340

GUY *(à Jules en riant)*

Voilà maman partie, elle ne s'arrêtera pas de si tôt ! Pauvre maman, elle
est si bonne, si simple !

JULES *(bas)*

Guy ! Je trouve que tu regardes trop de ce côté-là. 345

GUY *(de même)*

Je regarde maman.

JULES *(de même)*

D'un oeil, mais de l'autre...? Non, soyez tranquille, monsieur Jules.
D'ailleurs, vous connaissez mes idées sur ce sujet. Les jeunes filles...

JULES *(avec ironie)*

Oui, nous savons, les vierges, tu ne les comprends pas !

THOMAS (*à Régine, continuant la conversation*)

Je m'attendais si peu à le retrouver ici ? J'avoue que quand je l'ai vu
l'autre jour, je ne l'ai pas reconnu.

350

ALEXANDRE

Je suis donc bien changé ?

THOMAS

Assez. Au séminaire, tu étais un petit jeune homme maigre, malingre,
affaibli.

ALEXANDRE (*souriant*)

Par les veilles et les jeûnes.

355

THOMAS

Et naturellement pas de barbe. Tout cela t'a changé.

RÉGINE (*riant*)

Comme tu devais être laid, Alexandre !

ALEXANDRE

Pour ce que je faisais, j'étais encore trop beau.

THOMAS (*se tournant vers Régine*)

D'ailleurs, je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis le séminaire.

MATHILDE

Ce qui n'a pas empêché papa de se souvenir toujours de vous. Hier, il est rentré à la maison tout heureux de vous avoir rencontré.

360

ALEXANDRE *(étonné)*

Vraiment ?

THOMAS *(en indiquant sa fille)*

Oui, pour Mathilde surtout. Je me disais : Cette pauvre petite va se trouver toute seule, égarée, et elle s'ennuiera à mourir. Quand tu m'as dit que tu étais marié, c'a été un éclair d'espoir pour moi.

365

RÉGINE

Soyez tranquille, mademoiselle Mathilde ne s'ennuiera pas avec nous. Elle remplacera ma fille, dont l'absence me pèse toujours.

THOMAS *(à Alexandre)*

Oui, à propos : tu me disais hier que tu avais deux enfants ?

ALEXANDRE

Irène est à Milan, professeur à l'École Normale. Je n'aime pas les paresseux dans la maison.

370

THOMAS *(étonné)*

Comment, une jeune fille, toute seule, dans une grande ville ?

ALEXANDRE

Pourquoi pas ? L'indépendance va avec le travail. Irène apprend à connaître la vie beaucoup mieux que sous les jupons de sa mère.

THOMAS

Mais les périls, les tentations ?

ALEXANDRE

Pour apprendre à nager il faut se jeter à l'eau. Tant que les femmes se-
ront en tutelle, elles resteront toujours dans cet état d'esclavage moral,
et d'infériorité civile, qui est la vraie source de tous les dangers. 375

THOMAS

Écoute, je t'avoue que même si je pensais comme toi, je ne pourrais pas
me séparer de Mathilde.

(se tournant vers Albérini.)

MATHILDE

Pourquoi serions-nous obligés de nous séparer, papa ? J'ai assez à faire
à la maison, Mon travail n'est sans doute pas celui que vous souhaitez ;
mais il faut que je tienne le ménage, ce qui n'est pas peu de chose, Ma-
dame Albérini le disait elle-même tout à l'heure ; et je ne crois pas
qu'elle ait l'intention de concourir pour une chaire de professeur. 380

RÉGINE *(riant)*

Pas précisément.

385

GUY *(bas à Jules)*

Elle n'est pas bête.

MATHILDE *(continuant)*

Et dans ma petitesse je ne me considère ni comme l'esclave ni comme l'inférieure de l'homme. Je suis seulement différente de lui, et je fuis ce qu'un homme ne pourrait pas faire.

RÉGINE *(avec chaleur)*

Très bien, mademoiselle... Ah ! Si ma fille pouvait vous entendre ! Je voudrais voir ce qui arriverait si moi aussi je me mettais à étudier du malin au soir, et à vouloir professer.

390

ALEXANDRE *(souriant)*

Ce serait un peu tard, ma pauvre Régine.

RÉGINE

En attendant, tu devrais mettre un peu de côté tes livres, tes élèves, et même les fleurs de ton jardin.

395

(À Guy.)

ALEXANDRE *(se frappant le front)*

Tu me rappelles que ce matin je n'ai même pas arrosé mes fleurs, Y as-tu pensé, au moins, toi?

GUY

Oui, papa. Tu sais que je suis ton coadjuteur...

ALEXANDRE *(riant)*

Mon vicaire général ! Thomas, comme repris soudain par un souvenir, reste pensif.

400

MATHILDE *(gaiement)*

Oh ! Les fleurs, quelle belle chose, n'est-ce pas ? À Oristano, j'en avais orné toute notre petite maison, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au toit. Ici, pas la moindre petite fleur !

ALEXANDRE

Si vous le désirez, mademoiselle, je me ferai un plaisir de vous en offrir. Nous avons là, dans le jardin, de quoi décorer tout un palais.

405

MATHILDE *(battant des mains, de joie)*

Oh ! Mais j'accepte, j'accepte très volontiers.

ALEXANDRE

Voulez-vous voir tout de suite notre jardin ?

MATHILDE

Avec plaisir !

RÉGINE *(se levant)*

Si vous voulez venir avec nous, Mademoiselle ?

(À son père.)

MATHILDE *(de même)*

Oh ! Oui, oui, merci ! Allons-y tout de suite, Père, ce sera comme à Oris-
tano !

410

GUY *(bas à sa mère)*

Et le goûter ? Y penses-tu, oui ou non.

(À Mathilde.)

RÉGINE *(de même)*

Laisse donc. Si on n'y pense pas, c'est autant d'épargné, Vous venez, Mademoiselle ?

(Elles se dirigent vers le fond. Guy va pour les suivre.)

MATHILDE *(courant à elle)*

Me voici, Madame.

415

JULES *(bas, à Guy)*

Où vas-tu ?

GUY

Dans le jardin, je les accompagne.

(Il sort avec Guy à la suite de Régine et de Mathilde.)

JULES *(avec ironie)*

Ah ! Ah ! Fais attention, c'est une coquette. As-tu vu ? Même avec ton père qui pourrait être son père !... Ah ! Les femmes ! S'il n'y avait pas de femmes !...

420

SCÈNE VIII

Alexandre, Thomas.

(Albérini va pour sortir, et aperçoit, près de la porte, Thomas qui est resté immobile et pensif.)

ALEXANDRE

Eh ! Bien !... Viens-tu ?

THOMAS

Puisque nous sommes seuls un moment, permets moi une question.
Comment se fait-il que tu sois ici ?

ALEXANDRE *(revient à lui, souriant)*

La belle question ! Je suis ici comme tu y es toi-même, par le hasard du
sort et la volonté du ministre. 425

THOMAS

Non, je veux dire comment as-tu quitté la carrière ecclésiastique? Tu as
dû sortir du séminaire peu de temps après moi. Mais pour quelle rai-
son?

ALEXANDRE

Non... J'ai changé de métier quatre ans plus tard. 430

THOMAS *(étonné)*

Quatre ans? Mais alors... tu as pris tous les ordres?

ALEXANDRE

Tous.

THOMAS

Tu as été prêtre?

ALEXANDRE

Tout ce qu'il y a de plus prêtre ! J'ai célébré solennellement mes noces avec l'Église le 9 septembre 1872.

435

THOMAS

Et depuis?

(Thomas a un geste d'étonnement et de reproche. Albérini s'approche de lui, lui met une main sur l'épaule, et lui dit doucement.)

(Thomas fait un signe affirmatif.)

ALEXANDRE

Depuis... j'ai divorcé pour incompatibilité d'humeur. Sénardi, causons sérieusement et à coeur ouvert... As-tu gardé ta foi de ces temps-là ? Eh bien, moi, non ! Je m'en suis délivré; et délivré de façon à n'en pas garder le regret. Eusses-tu admis que, n'ayant plus la foi, je fusse resté prêtre ?

440

THOMAS

Mais tu ne pouvais plus...

ALEXANDRE *(souriant)*

Je le pouvais si bien que je l'ai fait.

THOMAS *(vivement)*

Comment, tu as osé ?...

ALEXANDRE (*toujours avec calme*)

Ce fut l'année d'après, en 73... Tu vois que ce n'est pas d'hier. Je fis par 445
hasard la connaissance d'un homme assez célèbre par son talent, sa doc-
trine, et ses oeuvres. C'est cet homme qui, sans le vouloir, me mit au
coeur une fièvre de savoir, et détermina en moi une crise morale, dont
je suis sorti comme tu me vois... tout à fait changé. Tu sais, Sénardi,
qu'à notre sortie du séminaire, nous étions rentrés dans le monde 450
comme prêtre pour la consolation des hommes. Quand je pense aux
ânes que nous étions alors...

THOMAS

Des ânes !... Allons donc !

ALEXANDRE

Tuas raison, n'insultons pas ces animaux ; mettons des bêtes, tout sim-
plement. Donc, quand je sortis de là, il me fallut recommencer toute 455
mon éducation intellectuelle, et m'initier seul à tous les grands pro-
blèmes scientifiques de notre temps, que j'ignorais, que nous ignorions
tous. Puis, peu après, je jetai résolument au loin cette robe qui n'était
plus faite pour, moi, et je cherchai à gagner honnêtement mon pain,
sans l'escroquer à la crédulité de mes semblables. Je te le demande fran-
chement, Sénardi... aurais-tu agi autrement que moi, toi, l'honnête 460
homme ?

THOMAS

Oui J'aurais commencé, moi, par ne pas renier tous les principes que
l'on m'avait inculqués, pour n'en accepter que le dernier mot.

ALEXANDRE

Mais si ce mot les abolissait tous... S'il était définitif ?

THOMAS

Il n'y a rien de définitif. Nous sommes enfermés dans un cercle de mystère qu'aucune science ne peut ni ne pourra jamais expliquer.

ALEXANDRE *(avec un léger dédain)*

Le mystère n'existe pas ! Ce n'est que l'ombre projetée sur les choses par notre ignorance. À mesure que celle-ci diminue, le mystère s'amoindrit et se dissipe.

470

THOMAS *(le fixe tristement)*

Oui, si je comprends bien tes paroles, non seulement tu as perdu la foi dans notre religion, mais tu en es arrivé à nier n'importe laquelle.

ALEXANDRE *(avec une belle assurance)*

Mon cher ami, trois siècles de découvertes physiques et historiques ont rendu insoutenable n'importe quel édifice religieux. Je ne crois pas, et je ne croirai jamais « quia absurdum. » Voilà ma nouvelle devise.

475

THOMAS

Et c'est toi, Albérini, qui blasphèmes de la sorte ! Toi, qui étais parmi nous tous le plus imbu de notre mission, toi l'ascète infatigable que nos professeurs nous offraient comme exemple de ferveur et de fermeté dans ses convictions ! Il me semble que je rêve.

ALEXANDRE *(l'interrompant vivement)*

Non. Le rêve, au contraire, est ce que tu me rappelles en ce moment, rêve trouble et fébrile d'une nuit d'hiver lointaine, qu'ont évoquée en moi les contes effrayants auxquels on m'avait fait croire, et une chasteté pour laquelle nous ne sommes pas faits. La peur de la mort, voilà quelle était l'âme de mon rêve et de ma foi.

480

THOMAS *(le regardant fixement)*

Alors tu n'as plus peur de la mort ?

485

ALEXANDRE *(souriant)*

Je ne prétends pas qu'à l'heure présente l'idée de quitter ce monde me sourie spécialement. Non !... Se dire qu'on a pensé, qu'on a souffert, pour finir, somme toute, comme une mouche dans un verre d'eau... ce n'est certainement pas là une perspective réjouissante, surtout pour un homme intelligent. Mais quant à avoir de la mort la frayeur que j'en avais dans ce temps-là, non ! À présent au moins, je sais que la farce, si elle est de très mauvais goût, me laissera tranquille après.

490

THOMAS

Tu en es bien sûr ?

ALEXANDRE *(souriant)*

Le mystère n'existe pas.

THOMAS *(avec ironie)*

Quelle belle science ! Tu nies le mystère pour pouvoir te payer l'illusion de tout savoir.

495

ALEXANDRE *(éclatant de rire)*

Ah ! Ah ! Celle-là est énorme ! Un catholique qui m'accuse de me nourrir d'illusions ! Eh ! Je n'ai pas la prétention de tout savoir ! Il faut laisser le temps au temps lui-même, mon ami. En attendant, ce que nous savons est déjà suffisant pour balayer loin de nous beaucoup de légendes et beaucoup de superstitions.

500

(Alexandre lève les épaules.)

THOMAS

Et beaucoup de vertus, et beaucoup d'espérances, et beaucoup d'idéal.
Pardonne-moi, je voudrais te faire une autre question. Tes enfants, tu les as élevés dans les mêmes principes ?

ALEXANDRE

Naturellement.

505

THOMAS

Comme ça, dès leur enfance ?

ALEXANDRE

Naturellement !... Et mon fils et ma fille sont devenus deux jeunes gens honnêtes et instruits.

THOMAS

Et heureux ?

ALEXANDRE

Aussi heureux qu'on peut l'être.

510

THOMAS

Pauvres enfants !

ALEXANDRE

Tu les plains ?

THOMAS

Profondément.

ALEXANDRE

Et moi je les envie, profondément. Ils n'ont rien à craindre. Les épouvantails d'outre-tombe ne les ont pas effrayés dès leur berceau.

515

THOMAS

Et tu crois avec ça les avoir cuirassés contre les douleurs et les tentations de la vie?

ALEXANDRE

Absolument. Ils savent que les larmes et les pleurs, pas plus qu'un acte de contrition in extremis, ne saurait interrompre ni modifier l'ordre des choses, et ils n'y auront pas recours.

520

THOMAS

Mais si un jour le malheur frappait à leur porte, une de ces catastrophes épouvantables, qui brisent les coeurs et les cerveaux ? Si un instinct malfaisant s'insinuait dans leur âme ? S'ils sentaient naître en eux les besoins d'une foi qui les soutienne et les console ?

(On entend clans le jardin les éclats de rire de Mathilde.)

ALEXANDRE *(riant)*

Ah ! Ah ! Sénardi, quelle façon de parler ! Autant me demander tout de suite ce que je ferais si mes enfants perdaient la raison. C'est bien simple: je les mettrais clans une maison de fous ! Heureusement, ils n'en sont pas là !

525

THOMAS *(vivement)*

Tais-toi, voici Mathilde ! Je ne veux pas qu'elle sache...

(Il lui tend la main.)

ALEXANDRE *(très doux)*

Je t'ai parlé à coeur ouvert. Pouvons-nous quand même être amis ?

530

THOMAS *(hésite, puis lui tend la sienne)*

Je n'ai pas le droit de te juger.

SCÈNE IX

Les mêmes, Guy et Mathilde.

(Mathilde apparaît en courant à la porte de la cour. Elle a les bras chargés de fleurs. Elle rit gaiement, enveloppée des rayons d'or du soleil d'été. Guy la suit, et s'arrête sur le seuil, l'air joyeux.)

(Quelques fleurs tombent à terre. Guy les ramasse.)

MATHILDE *(riant)*

Non, non, laissez.

GUY

Vous allez les prendre, moi je vais les renouer. Ils s'arrêtent au soleil, ramassent et lient les fleurs.

535

MATHILDE

Viens, papa, viens voir.

ACTE PREMIER · SCÈNE IX

(Il entraîne son ami dans le jardin, où Guy et Mathilde continuent à rire sous le soleil.)

ALEXANDRE *(montrant les deux jeunes gens)*

Et nous restons ici, enfermés, à discuter ! Nos enfants ont raison, allons dehors, à la lumière.

ACTE DEUXIEME

SCÈNE PREMIÈRE

Jules Abbadia, Alexandre.

(Par une claire et douce matinée de novembre.)

(Abbadia est assis à la table et lit le journal, son chapeau sur la tête. Des feuilles tombent des arbres sur son journal ; il les jette à terre, agacé. Soudain, on entend, par les fenêtres ouvertes du lycée, de grands cris, des éclats de rire, et des battements de mains.)

(Appelant à gauche.)

(Albérini entre par la gauche, son arrosoir à la main.)

JULES *(levant la tête)*

Qu'est-ce qui se passe encore là-haut ? Albérini, viens donc par ici ;
laisse un peu tes malheureux chrysanthèmes. Ton jardin a l'air d'un ci-
metière. D'ailleurs il va pleuvoir, inutile d'arroser. Il fait une chaleur...
Eh, bien ? Les entends-tu ?

540

ALEXANDRE *(souriant)*

Ce sont mes élèves du lycée.

JULES

Que font-ils ?

545

ALEXANDRE

Ils étudient.

JULES

Drôle de façon !

(On entend de nouveaux cris.)

ALEXANDRE

Ils s'habituent aux libres discussions des chambres.

JULES

Quel boucan ! C'est une émeute !

ALEXANDRE *(souriant)*

Non, c'est la leçon de philosophie de Sénardi.

550

JULES

Philosophie... matérialiste, il me semble !

(Il dépose son arrosoir à terre.)

ALEXANDRE

Métaphysique, au contraire. Les enfants eux-mêmes n'en veulent plus. Pauvre Sénardi !... Heureusement que sa fille est rentrée à la maison ; elle était là il n'y a pas un instant, C'est extraordinaire comme ces en-

fants ont le sens du ridicule ! En somme, Sénardi est un brave homme, 555
et rien dans son extérieur ne prête au grotesque. Eh bien, dès sa première leçon il les a fait rire, et il a perdu toute autorité sur eux. Ainsi nous sommes au commencement de l'année scolaire, et voilà déjà comment les nouveaux venus le reçoivent. Ils lui ont donné un surnom idiot : ils l'appellent le chameau ! 560

JULES (*étonné*)

Le « chameau » !

ALEXANDRE

Oui ; j'ai beau chercher, je ne réussis pas à trouver quel rapport il peut bien y avoir entre un chameau et ce brave Sénardi, qui n'est pas bossu, qui n'a pas un long cou, et qui n'a jamais traversé le désert.

JULES

Quel rapport ? Ce sont deux bêtes ! 565

ALEXANDRE (*riant*)

En ce cas, ils auraient pu choisir un animal plus connu dans nos pays. Je ne comprends pas ces enfants créant pour chacun de leurs professeurs des sobriquets qui n'ont même pas de sens.

JULES

Quel est le tien ?

ALEXANDRE

Nous ne savons jamais que ceux de nos collègues. 570

JULES

Ah ! Si je faisais la classe à ces vauriens, je ne leur permettrais pas de se moquer ainsi de moi !

ALEXANDRE

Bah ! Il faut bien qu'ils passent leur temps ! Six ou sept heures de cloître par jour, ce n'est pas précisément gai.

JULES

Eh ! Qu'ils étudient !

575

ALEXANDRE

Étudier !... Étudier quoi?... Même en admettant qu'ils veuillent le faire sérieusement, il y aurait toujours les leçons des professeurs pour les en empêcher.

(À ce moment on entend dans le lycée de nouvelles clameurs.)

JULES *(riant)*

Ah ! Celle-là est bien bonne, par exemple ! Ce sont les professeurs qui empêchent les élèves de travailler ! Tiens, écoute-les ; ils recommencent !

580

(Jules rit. Alexandre continue, plus sérieusement.)

(Avec force.)

ALEXANDRE *(ricanant)*

Ce doit être le proviseur qui vient d'arriver pour rétablir l'ordre ! Non, le malheur, vois-tu, c'est que là-dedans, on ne leur enseigne que de

vieilles histoires et de vieilles idées, et que jamais on ne leur parle de la vie, ni des choses que nous devrions savoir. Les doctrines modernes y sont considérées comme des monstruosités. Et gare à qui raisonne... là-dedans comme ailleurs ! Ah ! Laisse-les donc faire du boucan, et rire un peu, ces enfants. Ce qu'ils ont de mieux à apprendre pour l'instant c'est l'indiscipline et la révolte ! Au moins c'est une preuve de vitalité et une promesse de changement pour l'avenir.

585

590

JULES

Comment... tu les approuves ?

ALEXANDRE

Je ne les approuve pas ; je les excuse et je les justifie. Se moquer du principe d'autorité, c'est le premier pas vers l'affranchissement moral et intellectuel des tyrannies du passé. Certes, il serait à souhaiter que nous ayons déjà fait ce pas-là ! Mais ici le travail est considéré comme un châ-
timent, et personne ne se croit assez coupable pour le mériter. Ici, jeunes et vieux, riches et pauvres, rouges et noirs, il y a un point sur lequel ils sont tous d'accord : l'ignorance et la paresse !

595

JULES

La science est une fatigue si superflue !

ALEXANDRE

Ah ! non, mon cher. De nos jours, il n'y a rien d'aussi utile que de « savoir ». Nous avons perdu la Foi, et nous n'avons pas gagné la Science ! Voilà la vraie raison de toutes nos misères, en haut comme en bas ! Étudier pour savoir, pour comprendre, pour raisonner, voilà le remède. Mais qui l'appliquera, si l'on a plus peur du remède que du mal ?

600

SCÈNE II

Les mêmes, Mathilde.

605

MATHILDE *(entre en courant par la porte du fond, souriante et toute joueuse)*

Pardonnez-moi si je vous interromps... Pourriez-vous me dire l'heure ?

(Il regarde à sa montre.)

ALEXANDRE

Tout de suite, il est dix heures.

MATHILDE

Alors j'ai encore le temps. Papa n'aura pas fini avant onze heures.

ALEXANDRE

Votre père est en train de faire son cours. Nous avons entendu sa voix tout à l'heure.

610

JULES

Au milieu du silence religieux de ses élèves.

(Elle fait mine d'écouter.)

MATHILDE

Vraiment ? Moi, je n'entends rien.

JULES

Il faut avoir l'oreille habituée. Ainsi, moi, d'ici, j'entends très bien ses paroles.

MATHILDE

Ah !... Et que dit-il en ce moment ?

615

ALEXANDRE *(faisant semblant d'écouter)*

Il dit que l'homme est composé de deux éléments : le corps et l'esprit.
La théorie est discutable ; je connais tant d'hommes qui n'ont pas
d'esprit !

(Elle va pour prendre 1 arrosoir.)

MATHILDE *(regardant l'arrosoir avec ironie)*

Et c'est pour écouter les théories... discutables de mon père que vous
négligez d'arroser vos fleurs ? Si vous le permettez, je vais les arroser
moi-même. De cette façon, vous pourrez entendre la suite.

620

ALEXANDRE

Non, non, mademoiselle...

*(Elle ramasse l'arrosoir, éclate de rire, et disparaît en courant vers la gauche
entre les arbres.)*

MATHILDE *(toujours ironique)*

Si, si, laissez donc, moi je m'amuse... Et comme je n'entends pas, je ne
perdrai rien.

ALEXANDRE *(la suivant du regard)*

Je l'ai froissée.

625

JULES

Froissée !... Il me semble que c'est elle qui s'est moquée de toi.

(Il regarde du côté où Mathilde a disparu.)

ALEXANDRE

Et elle a eu raison. Je n'ai que ce que j'ai mérité.

JULES *(après un silence)*

Dis-moi... Mademoiselle Sénardi est souvent ici?

ALEXANDRE

Presque toujours. Elle profite de tous ses moments de liberté pour s'échapper et venir chez nous. Elle a une très grande sympathie pour ma femme. Régine la tutoie, et elle lui dit « maman ».

630

JULES

En sorte que c'est presque une seconde fille pour toi ?

ALEXANDRE *(sincèrement)*

Presque. Et je ne m'en plains pas. C'est une si charmante enfant.

JULES *(sans le regarder, d'un air distrait)*

Et il ne t'est jamais venu à l'idée qu'elle pouvait venir ici pour une autre raison ?

635

ALEXANDRE

Non, pourquoi ?

JULES

Tu es naïf !

ALEXANDRE

Allons, explique-toi, psychologue !

JULES

Mais... pour Guy, par exemple !

ALEXANDRE *(éclatant de rire)*

Ha ! Ha !... Tu es fou... Mathilde et Guy n'ont pas encore échangé vingt ⁶⁴⁰ mots ensemble. Guy est retourné à la campagne depuis trois semaines, et il y a longtemps que Mathilde vient ici régulièrement tous les jours.

JULES

Parce qu'elle savait qu'il devait revenir.

ALEXANDRE

Tais toi donc ! D'un rien tu fabriques tout un roman.

(Il s'en va, furieux, sans se retourner. Alexandre sourit légèrement, en le regardant s'éloigner.)

JULES

Comme tu voudras !... Mais., moi, je ne la laisserais pas fréquenter ainsi ⁶⁴⁵ ma maison, même pour ma tranquillité personnelle. Une jeune fille rit trop fort et trop souvent. J'en aurais mal aux oreilles. Allons, c'est dit. Je me sauve !

SCÈNE III

Alexandre, Mathilde.

(Alexandre se tourne vers la gauche, par où Mathilde est disparue.)

ALEXANDRE

Mademoiselle Mathilde... Avez-vous fini ?

650

LA VOIX DE MATHILDE *(à gauche)*

Non.

ALEXANDRE

Ne vous fatiguez pas. Je continuerai moi-même, ou je dirai à Guy de le faire... Venez donc !

(Elle pose l'arrosoir à terre.)

MATHILDE *(reparaissant, l'arrosoir à la main)*

Si j'étais lui, je ne vous laisserais pas perdre votre temps à faire le jardinier.

655

(Montrant les fleurs.)

ALEXANDRE

Mais c'est moi qui le veux, Mathilde. Ces fleurs sont toute la poésie de ma vie.

MATHILDE

Et en vous-même il n'y en a pas d'autre ?

ALEXANDRE

En moi ?

MATHILDE

Oui, dans votre coeur ?

660

ALEXANDRE

Dans mon coeur il y a le sang qui circule, et chaque jour moins vite.

MATHILDE *(le regardant fixement)*

Comment... Rien que cela? Vous n'avez pas un idéal... Pas une affection...?

ALEXANDRE *(souriant)*

Le coeur est l'organe de la circulation, ce n'est pas le siège des sentiments.

665

MATHILDE *(vivement)*

Oh ! Le mien n'est pas fait ainsi.

ALEXANDRE *(de même)*

Vraiment... Et comment est-il fait, ce coeur nouveau modèle ?

MATHILDE

Il est plein d'espairs, de rêves, de désirs, de mille choses confuses, je ne sais comment vous dire tout cela... Parfois il me semble qu'il est si plein qu'on dirait qu'il va déborder. Et il bat, et il s'agite, et il tressaille...

670

ALEXANDRE

Et il parle ! Je parie que vous entendez sa voix.

MATHILDE

Comment ?

ALEXANDRE *(riant)*

La voix du coeur !

MATHILDE

N'existerait-elle pas par hasard ?

(Le visage de Mathilde se contracte. Elle se tait. Légère pause.)

(Il se tourne vers elle, et, la voyant fâchée, lui dit doucement.)

(Il lui montre une chaise.)

ALEXANDRE *(un peu triste)*

Oui, ma chère enfant, elle existe... Comme tant d'autres phrases. Quelle
journée splendide ! Il fait aujourd'hui un véritable été de la Saint-Mar-⁶⁷⁵
tin ! Venez près de moi, Mathilde. Je voudrais bavarder un peu avec
vous. Ma femme, doit être en train de préparer le déjeuner. Nous
sommes donc libres tous les deux... Voulez-vous ? Asseyez-vous là, près
de moi.

680

MATHILDE

Non.

ALEXANDRE

Pourquoi ?

MATHILDE

Parce que je ne veux pas. Parce que tout ce que vous me dites me fait mal.

ALEXANDRE

Vous me croyez donc un homme sans coeur, méchant ?

685

MATHILDE *(vivement)*

Non !... Méchant, non. Si je vous croyais méchant, je ne viendrais pas si souvent chez vous.

ALEXANDRE

Qui sait... vous y venez sans doute contre le gré de votre père ?

MATHILDE *(éclatant de rire, étourdissement)*

Non. Mon père ne sait même pas que je viens ici.

ALEXANDRE *(simulant un reproche)*

Comment... vous vous révoltez !

690

MATHILDE

Non. Je m'émancipe un peu, simplement.

ALEXANDRE *(la scrutant)*

Je comprends. Et si votre père savait que...

MATHILDE

Oh ! Il est certain que s'il savait que je viens ici deux ou trois fois par jour, il me gronderait.

ALEXANDRE *(avec ironie)*

Et il aurait raison. Une jeune fille convenable ne doit pas sortir seule, en cachette. Les rues sont pleines de tentations et de périls, le monde est si dangereux, et la maison du Diable est si proche... Mathilde riant gaie-⁶⁹⁵ment, Tient s'asseoir à l'endroit qu'Albôrini lui avait tout d'abord indiqué.

MATHILDE

Oui, mais ce serait bien plus amusant. Je me sauverais de la maison avec mille précautions, dans la crainte d'être surprise, et j'arriverais ici en⁷⁰⁰ courant comme une folle.

ALEXANDRE *(la regardant, étonné)*

Comment, vous y viendriez tout de même?

MATHILDE

Peut-être davantage. Le fruit défendu est toujours meilleur.

ALEXANDRE *(avec un regard scrutateur)*

Mais pourquoi tenez-vous tant à venir chez nous ?

705

MATHILDE *(simplement)*

Je ne sais pas... Parce que je m'y trouve bien. Madame Régine est si bonne pour moi, toujours aux petits soins... Une vraie petite maman. Et puis... Ne vous offensez pas si je vous parle franchement.

ALEXANDRE (*très attentif*)

Non, dites toujours.

MATHILDE

Eh bien... tous les gens des environs parlent avec une sorte d'horreur de
votre maison. Les femmes aimeraient mieux mourir que d'y mettre les ⁷¹⁰
pieds, et quelques-unes mêmes se signent en passant devant votre
porte...

ALEXANDRE

Quel honneur !

MATHILDE

... Comme si vous étiez tous des malfaiteurs. Moi, au contraire, je vous ⁷¹⁵
trouve tous si bons, si affectueux. C'est une injustice, et je proteste.

ALEXANDRE (*très ému, lui prend la main*)

Chère, chère enfant !... Je vous remercie du fond du coeur de la sympa-
thie que vous nous témoignez. Mais, au nom de l'affection que j'ai pour
vous, permettez-moi de vous donner un conseil. Ne désobéissez pas à
votre père. Venez nous voir, mais seulement avec son consentement. ⁷²⁰
Sans doute notre maison est une maison de paix et de travail ; ma
femme, mon fils et moi, nous sommes d'honnêtes gens ; mais cela ne
suffit pas ! En tout cas ce n'est pas votre place. Je vous en prie. Épar-
gnez-moi le remords de vous faire du mal.

MATHILDE (*sérieuse, étonnée*)

Vous me faites du mal ! ⁷²⁵

ALEXANDRE

Moi et les miens.

MATHILDE

Je ne comprends pas ; que voulez-vous dire ?

ALEXANDRE *(se levant)*

Tant mieux, tant mieux ! Écoutez mon conseil, même sans le comprendre.

MATHILDE *(un peu troublée)*

Je suis une étourdie ! J'ai peut-être eu tort de vous dire...

730

ALEXANDRE *(vivement)*

Non... D'ailleurs ce n'est pas nouveau pour moi. Je connais l'opinion qu'on a de ma personne ; dans cette petite ville bigote, je suis le réprouvé, l'excommunié, le païen !... Je suis le diable !

MATHILDE

Comment... Vous savez qu'on vous appelle Lucifer ?

ALEXANDRE *(avec un mouvement de grande attention)*

Lucifer ! Qui m'appelle ainsi ?

735

MATHILDE *(hésitant)*

Mais...

ALEXANDRE

Dites sans crainte.

MATHILDE *(hésitant)*

... Vos élèves.

(Comme se parlant à lui-même avec complaisance.)

ALEXANDRE *(relevant la tête avec orgueil, et avec joie)*

Ah, enfin ! Voilà un surnom que je peux comprendre, et qui me plaît, Lucifer !

740

MATHILDE *(très étonnée et un peu craintive)*

Vous êtes content qu'on vous appelle de ce nom... le nom du diable ?

ALEXANDRE *(vivement, en riant)*

Eh ! Le diable est moins laid qu'on le croit ! Et puis... qu'ils m'appellent comme bon leur semble, ça m'est bien égal. L'homme qui lutte pour une idée ne doit pas avoir peur de l'opinion des autres. Mais c'est précisément parce que cette opinion m'est défavorable qu'il ne faut pas que vous continuiez à nous fréquenter. Je serais désolé si notre amitié pouvait vous nuire dans la vie.

745

MATHILDE

Je n'ai besoin de personne.

ALEXANDRE *(souriant avec douceur)*

Vous vous trompez. Une jeune fille de votre âge attend toujours plus ou moins... quelqu'un.

750

MATHILDE *(souriant de nouveau)*

Ah ! J'y suis !.. Un mari !

ALEXANDRE

Eh ! Oui, un mari ! J'imagine que si l'on vous présentait un jeune homme aimable, digne de vous, vous ne le laisseriez pas échapper.

(Puis, plus sérieuse.)

MATHILDE *(se levant joyeusement)*

Certes non ! Pensez donc, sans dot... Une bête si rare ! Je serais folle, Et puis... Je suis née, moi aussi, pour devenir une bonne mère de famille ;
et je sais qu'en me mariant je ferais le bonheur de papa. Le pauvre
homme, il ne rêve pas autre chose. 755

(La voix de Régine, à l'intérieur, au fond.)

ALEXANDRE

Vous voyez ! Mathilde ! Mathilde !

MATHILDE

Madame ?

ALEXANDRE *(vite)*

Vous écouterez mon conseil ?

760

MATHILDE *(avec animation)*

Après ce que vous m'avez dit... Jamais de la vie ! On peut dire ce qu'on veut, je m'en moque !

SCÈNE IV

Les mêmes, Régine, puis Guy.

(Régine entre par le fond. Elle a un grand tablier blanc.)

RÉGINE *(apparaissant à la porte du bureau)*

Comment, tu es ici ? Je te cherche partout ! Je croyais que tu étais partie sans me dire adieu.

765

MATHILDE *(courant à elle)*

Non, mais je n'avais rien à faire dans le bureau. Ici j'ai trouvé tout de suite une occupation.

ALEXANDRE

Elle a voulu arroser mes chrysanthèmes.

RÉGINE

Quelle idée ! Tu uniras par t'abîmer les mains. Moi, je me suis ruiné les miennes à la cuisine ; à ton âge je les avais si belles qu'un sculpteur, ami de mon père, a voulu les modeler, et s'en est servi pour une statue de la Liberté.

770

ALEXANDRE

Régine, je t'ai déjà priée de ne pas raconter cette histoire. Si une de tes bonnes voisines t'entendait...

RÉGINE

Eh bien ?

775

ALEXANDRE

... Elle irait raconter tout de suite que tu as été modèle.

RÉGINE *(riant)*

Oh ! Quelle exagération !

(Ils rient. Guy entre, et, apercevant Mathilde, s'arrête, et va pour sortir. Puis il change d'avis, prend un air indifférent, et s'avance.)

ALEXANDRE

Et les statues de la Liberté sont toujours si peu vêtues.

GUY

Bonjour, Mademoiselle.

MATHILDE *(avec un soubresaut qu'elle réprime aussitôt)*

Oh ! Monsieur Guy ! Quel miracle ! Depuis deux jours on ne vous voit plus. 780

ALEXANDRE

C'est un vagabond impénitent.

(Se tournant vers sa mère.)

GUY *(souriant)*

C'est de ta faute, père ; tu as voulu que je sois professeur. Je viens de donner des leçons aux deux extrémités de la ville... J'ai faim !

RÉGINE

Mon Dieu ! Tu ne peux pas mettre le pied dans la maison sans demander à manger !... Un pareil appétit n'est pas naturel. Il est à peine dix heures et demie ! 785

GUY *(riant)*

Qu'est-ce que ça fait ? Mon estomac ne connaît pas les subtilités de la pendule.

RÉGINE

Mais je les connais, moi, qui dois préparer le déjeuner. Et le déjeuner n'est pas encore prêt. 790

GUY

Je vais aller chercher dans le buffet, je trouverai bien quelque chose.

RÉGINE

Je te le défends !

GUY

Mais je ne suis plus un gosse, mère !... Sois tranquille ; un morceau de pain me suffira pour attendre le déjeuner. 795

RÉGINE

Si ce n'est que cela !

MATHILDE *(en riant)*

Donnez le lui.

RÉGINE

Je me rappelle, quand Irène était encore ici, c'était la même chose. Il n'y avait jamais assez de pain dans la maison pour la rassasier.

ALEXANDRE *(gaiement)*

Tant mieux ! Tant mieux ! Quand on est jeune il faut manger. Cela vaut mieux que de se nourrir de sornettes. Quand un homme ne tient pas sur ses jambes, sa tête n'est pas solide.

MATHILDE *(doucement à Régine)*

À propos, petite mère, nous ne verrons jamais Irène ? Vous m'aviez toujours promis qu'elle viendrait.

RÉGINE

Que veux-tu, je ne sais que penser. Elle devait venir passer le mois d'octobre avec nous. Puis elle nous a envoyé deux ou trois cartes postales, nous disant qu'elle était obligée de retarder son départ. À présent voilà dix jours que nous sommes sans nouvelles ! Je suis d'une inquiétude... 805

ALEXANDRE

C'est qu'elle a à travailler pour son cours, ses leçons privées, ses publications de l'École normale... 810

RÉGINE

Elle aurait pu au moins nous répondre.

ALEXANDRE

C'est qu'elle n'a rien de nouveau à te dire. Les mères se figurent toujours que leurs enfants ne peuvent pas vivre loin d'elles. Irène a vingt et un ans ; ce n'est plus une enfant.

815

RÉGINE

Mais au moins par affection...

(Guy entre en fumant une cigarette ; il paraît de mauvaise humeur et comme inquiet.)

ALEXANDRE

Laisse-moi tranquille avec ton affection !... J'aime Irène autant que toi, et je me contente de lui écrire une fois par mois. Quand je ne lui écris pas c'est que je me porte bien, et que je travaille. Elle fait de même. Comment tu ne manges pas ?

820

GUY *(sourdement)*

Non, j'ai changé d'idée.

MATHILDE *(après l'avoir observé, à Régine)*

Alors je ne verrai pas encore Irène de sitôt ?

RÉGINE

Si, bientôt, je l'espère. Dans sa dernière carte, elle me promettait de venir avant Noël.

MATHILDE

Elle est jolie ?

825

RÉGINE

Tu n'as donc pas vu son portrait ?

MATHILDE

Non.

RÉGINE

Ce grand portrait qui est à droite de mon lit, dans ma chambre.

MATHILDE

Je ne suis jamais entrée dans votre chambre.

(Elle sort en la prenant par le bras.)

(Régine et Mathilde rentrent dans la maison du côté du bureau.)

RÉGINE

Viens, je vais te le montrer. Tu verras, elle est jolie : grande, élancée, 830
avec des cheveux noirs. Mais elle n'a pas mes yeux. Elle ressemble plu-
tôt à son père.

SCÈNE V

Alexandre, Guy.

(Alexandre, après une brève hésitation, appelle Guy, qui, toujours absorbé, a pris un journal sur la table et le parcourt des yeux.)

ALEXANDRE *(souriant)*

Guy, tu as une vilaine figure aujourd'hui. Qu'est-ce que tu as ?

GUY *(levant à peine les yeux)*

Moi ?

835

ALEXANDRE

Oui ; tu n'as pas l'air de bonne humeur comme d'habitude. D'ailleurs ce n'est pas seulement aujourd'hui.

GUY

On ne peut pas passer sa vie à rire et à jouer.

ALEXANDRE *(l'observant)*

Naturellement ; mais il vaut toujours mieux être gai quand on le peut.

GUY *(laissant le journal)*

C'est que je ne le peux pas en ce moment. Des ombres qui passent !

840

(Il le regarde avec attention, puis, après un silence, s'approche de lui.)

ALEXANDRE

Des ombres ? !... Diable !... Dis-moi, Guy... Que penses-tu de Mademoiselle Mathilde ?

GUY *(étonné)*

Pourquoi me demandes-tu cela en ce moment ?

ALEXANDRE

Pour que tu me répondes.

GUY *(souriant)*

Je n'en pense rien.

845

ALEXANDRE

C'est trop peu.

GUY

Que devrais-je donc en penser ?

ALEXANDRE

Elle te plaît ?

GUY *(souriant)*

Pourquoi devrait-elle me plaire ? C'est une jolie fille, sympathique, gaie, intelligente...

850

ALEXANDRE *(avec une voix de stentor)*

Enfin, elle te plaît !

GUY *(riant)*

Oui, elle me plaît.

(Changeant de ton.)

ALEXANDRE

Ah ! C'est donc par prudence que tu la fuis ?

GUY *(surpris, ne sachant réprimer un sursaut)*

Moi ! Je la fuis !

ALEXANDRE

Tu ferais bien. Il ne faut pas se jeter étourdiment dans les entreprises
difficiles. Cette jeune fille est un caractère, une volonté. Il est presque
invraisemblable qu'elle se plie jamais à la raison, même par sentiment.
Moi, qui ai pu l'approcher sans danger, je l'ai étudiée à fond. Elle a ses
idées, et elle sait les défendre !...

855

GUY *(éclatant de rire)*

Mais pourquoi me dis-tu tout cela ? Que veux-tu en conclure ?

860

ALEXANDRE *(met affectueusement ses deux mains sur les épaules de Guy)*

Écoute, mon enfant Je n'ai pas l'intention de me mêler de tes affaires in-
times, ni de te donner un conseil. Mais je tiens à te dire...

GUY *(l'interrompant, et souriant)*

Non, père, tu n'as rien à me dire. Comment tu t'imagines que Mathilde
et moi... Oh !

ALEXANDRE

Vous êtes jeunes tous les deux, très capables d'éveiller une sympathie,
vous vous voyez souvent ..

865

GUY

Comme tu cours !

ALEXANDRE

Je tâche de vous suivre si cela, m'est possible. Je te laisserai libre de faire ce que tu voudras. Je me réjouirai même de son choix, car Mathilde me plaît beaucoup. Mais fais bien attention : l'amour est une maladie constitutionnelle, qui dérange souvent le système nerveux, et frappe parfois le centre même, c'est-à-dire le cerveau ; maladie des plus tenaces, parce que, au lieu d'être seul, on est deux à être malade ! Si par malheur tu devais... devenir malade, tâche au moins de circonscrire l'infection à la moelle épinière. En d'autres termes, pas de sottises intellectuelles ; garde bien la tête à sa place et surtout n'oublie pas que tu es mon fils.

870

875

GUY (*souriant*)

Sois sans crainte, père.

ALEXANDRE

Hum !... On ne sait jamais...

GUY (*de même*)

Le cas n'est pas aussi grave que tu le penses.

880

ALEXANDRE (*le fixant*)

Pourquoi ?

GUY

Parce que je ne suis pas un homme à renoncer à mes principes et à mes convictions.

ALEXANDRE *(insinuant)*

Mais elle ?

GUY *(avec suffisance)*

Une femme pense toujours avec le cerveau de l'homme qu'elle aime.

885

(Vivement, après avoir regardé la pendule.)

(Il sort par le fond.)

ALEXANDRE *(gaiement, puis avec une gravité affectueuse)*

Voilà de sages paroles, et qui me font plaisir... Il faut bien te persuader, Guy, que ma seule et unique oeuvre c'est toi. Moi, j'ai trop de lest dans ma nacelle pour pouvoir m'élever beaucoup. Je dois me contenter de t'avoir montré le chemin. Toi, au contraire, tu es libre ! Si tu veux, et, si tu continues comme tu as commencé, tu pourras monter jusqu'aux étoiles, Oh ! Je n'ai plus que dix minutes pour aller là-haut. Il faut que j'aille chercher mes lunettes que j'ai oubliées. Dis à ta mère que je reviens de suite.

890

SCÈNE VI

Guy, seul, puis Mathilde.

(Guy, resté seul, sourit, puis devient sérieux et pensif. Il ne sait s'il doit rentrer ou rester. Mathilde apparaît à la porte du bureau et vient à lui en courant.)

MATHILDE *(regardant autour d'elle)*

Monsieur Albérini ?

895

GUY

Il vient de sortir : vous ne l'avez pas rencontré ?

(Gaiement.)

MATHILDE

Non. À propos, j'ai vu le portrait de votre soeur. Quelle figure sympathique et ouverte ! Et quels yeux volontaires ! Elle est très jolie. Elle ne vous ressemble pas tout à fait.

GUY *(s'inclinant en riant)*

Merci mille fois.

900

MATHILDE *(riant)*

Est-ce que vous auriez la prétention d'être beau ? Vous auriez tort ; remerciez le ciel de ne pas l'être.

GUY

Pourquoi ?

(Elle s'arrête, aperçoit que Guy la regarde d'une drôle de façon, puis, changeant de ton.)

MATHILDE

Parce que les hommes beaux ne sont jamais sympathiques. Je me rappelle, à Oristano, il y avait un jeune homme, le fils d'un riche proprié-

905

taire, qui était un type de beauté : des traits réguliers, un profil très pur, deux grands yeux noirs, aux sourcils bien arqués, de grands cheveux bruns ondulés, et une taille... Une véritable statue antique. Ne s'était-il pas imaginé faire ma conquête en daignant me sourire ! Le pauvre garçon ! Il aurait pu me sourire toute sa vie... Monsieur votre père ne revient pas, je suis obligée de partir. 910

GUY

Attendez-le, il est monté un instant. Il m'a dit qu'il reviendrait de suite.

MATHILDE *(bas, s'approchant de lui)*

Si vous saviez quel vilain sermon m'a fait votre père tout à l'heure ! Il paraissait vouloir me renvoyer.

GUY

Mon père !

915

MATHILDE

Oui ; il m'a dit que je n'étais pas à ma place ici, et que je ne devais pas y venir sans mon père... Quel mal est-ce que je fais en venant voir, même en cachette, des gens que j'aime et que j'estime ?

GUY

Je ne sais pas. Mon père a sans doute ses raisons pour vous parler ainsi.

MATHILDE

Oh ! Il me les a données ses raisons !

920

GUY *(curieux)*

Ah ! Et que vous a-t-il dit ?

MATHILDE

Inutile de vous le répéter.

GUY

« Vous n'avez pas confiance en moi ?

MATHILDE

Si ; mais pourquoi revenir sur une chose qui m'est désagréable ? Que le monde pense de vous ce qu'il voudra. Je sais qu'il pense mal et j'agis
comme je crois devoir agir. 925

GUY *(amer)*

Ah ! Mon père a fait allusion à la mauvaise réputation dont nous jouissons en ville ! Ce sont les prêtres, qui nous l'ont faite, ces chers ministres de la miséricorde divine !

MATHILDE *(étonnée, le fixant)*

Les prêtres ? 930

GUY

Certainement ; le curé de Saint-Sylvestre, par exemple, l'Église qui est ici près.

MATHILDE *(l'interrompant vivement)*

Dom François Meli ! C'est impossible ! C'est un saint homme.

GUY

Vous le connaissez ?

MATHILDE

Oui ; c'est mon confesseur.

935

GUY *(avec un petit rire sarcastique)*

C'est bien ça !... Eh bien, ce saint homme, comme vous dites, a même été jusqu'à prêcher en chaire que notre maison était maudite, et que les fidèles devaient s'abstenir de tout commerce avec nous.

MATHILDE *(de plus en plus étonnée)*

Mais pourquoi ?

GUY *(de même)*

Sans doute parce que nous sommes de malhonnêtes gens ou des libertins !

940

MATHILDE *(protestant)*

Oh !

GUY

Monsieur le Curé sait pourtant mieux que tout autre que nous pourrions donner des leçons de moralité à beaucoup de ses brebis bien-aimées ! Mais mon père est frappé d'excommunication et ma mère ne va pas à la messe. Nous n'avons aucun rapport avec l'Église. Alors vous comprenez... nous sommes les bêtes noires de toute la paroisse ; nous sommes des païens.

945

MATHILDE *(qui l'a écouté avec une émotion croissante, ne pouvant plus se contenir, s'appuie à la table, et presque sans voix)*

Des païens !... C'est-à-dire ?...

GUY

C'est-à-dire des païens. Ma soeur et moi nous n'avons pas été baptisés. 950

MATHILDE *(tout à coup, comme si elle se trouvait mal, tombe sur une chaise, pâle, sans respiration)*

Oh ! Dieu !

GUY *(courant à elle)*

Mademoiselle !... Mademoiselle Mathilde ! Mais qu'avez-vous ? Vous vous trouvez mal ?

MATHILDE *(cherchant à vaincre son trouble)*

Non ! Non ! Merci... Ce n'est rien.

GUY

Vous êtes toute pâle !... Voulez-vous que j'appelle maman ? 955

(Presque à elle-même, les yeux vagues.)

(Guy, comprenant la cause du trouble de Mathilde, a un mouvement involontaire d'orgueil ; il lui parle cependant avec douceur, et très ému.)

MATHILDE

Non, par pitié... Merci, je vais déjà mieux ;... C'est un étourdissement... Pas baptisés !

(Elle fait un signe avec la tête.)

(Avec un sourire léger.)

GUY

C'est peut-être ce que je vous ai dit ?... Vous ne le Saviez donc pas ?...
Pardonnez-moi si je vous ai fait de la peine... C'a été sans le vouloir...
J'ai dit la vérité, j'ai peut-être eu tort de la dire ? Mais il est trop tard ⁹⁶⁰
pour me rétracter... D'ailleurs, je ne le voudrais pas. Je vous fais horreur
à présent ?

(Presque exaltée.)

MATHILDE *(troublée, agitée)*

Non... Laissez-moi réfléchir... Laissez-moi reprendre mes idées. J'ai la
tête sens dessus dessous ! Je m'attendais si peu à une révélation pa-
reille... Je ne suis qu'une pauvre ignorante, une âme simple, mais je ⁹⁶⁵
crois... Je crois en Dieu, fermement, de toutes mes forces.

GUY *(toujours calme, souriant)*

Dans le Dieu du curé de Saint-Sylvestre ?

MATHILDE *(impétueusement)*

Oui, dans celui-là, dans celui-là ! Il n'y en a qu'un seul !

GUY

Je ne le connais pas.

MATHILDE *(avec animation)*

Oh ! Comment pouvez-vous dire cela !... Mais cherchez-le, invoquez-le, ⁹⁷⁰
appelez-le ! Il n'est jamais sourd à notre voix. Il répond toujours quand
nous avons besoin de lui.

GUY

Je ne crois pas. Il y a tant de malheureux qui le supplient désespérément, et il n'écoute pas ..

MATHILDE

Vous ne croyez donc à rien ?

975

GUY *(sérieux)*

Si, Mademoiselle. Je crois aussi en mon dieu, qui est la vie, la pensée, la sensation du tout.

MATHILDE

Mais ce Dieu quel est-il, où est-il ?

GUY

Il n'est pas comme le vôtre, hors de l'univers ; ce n'est pas un être transcendant, tout-puissant, individuel, qui crée des lois, qui dispense à son gré la vie et la mort, qui est le maître absolu de notre destinée ! Non, le Dieu dont je parle nous le portons tous en nous, et il est en toutes choses.

980

MATHILDE *(qui l'a écouté très attentivement)*

Je ne comprends pas.

GUY *(souriant)*

C'est cependant si clair !

985

MATHILDE *(le fixant)*

Un Dieu qui ne récompense pas Un Dieu qui ne punit pas ?

GUY

Précisément.

MATHILDE *(se levant tout à coup, exaltée)*

Non, c'est faux ! C'est faux ! Vous vous trompez ; celui-là n'est pas Dieu.

GUY *(souriant toujours)*

Vous avez raison, car en réalité je l'appelle autrement.

(Guy devient sérieux et garde le silence. Ils restent là, tous les deux, sans parler, sans même se regarder pendant quelques instants. Puis il s'approche d'elle résolument, et lui parle humblement mais avec un accent chaud et passionné.)

MATHILDE *(le regard étonné; puis avec un ton de reproche et d'angoisse)*

Pourquoi me parlez-vous ainsi, monsieur Guy ?

990

(Mathilde le regarde à la dérobée.)

(Après une pause.)

GUY

Mathilde, pardonnez-moi... Vous aviez pour moi de l'estime et de la sympathie. Je me rappelle vos paroles d'avant-hier, ici, dans le jardin. Vous en souvenez-vous ?.... Combien de fois elles me sont revenues à la mémoire depuis ces deux jours pendant lesquels je me suis volontairement éloigné de vous ! C'étaient des paroles simples, presque quelconques, qui ne voulaient peut-être rien dire... Une amabilité banale, ou une formule de politesse. Et pourtant, je ne sais pourquoi, elles firent en moi une impression singulière... Ce que je viens de-vous dire les a peut-être effacées, et vos sentiments à mon égard ne sont peut-être plus les mêmes...? Je vous en prie... Répondez-moi !

995

1000

MATHILDE (*troublée, sans le regarder, s'appuyant d'une main à de la table*)

Que puis-je répondre ?... Je ne me souviens pas...

GUY (*avec chaleur mais toujours humblement*)

Non ! Ce n'est pas possible !... Vous vous êtes aperçue que j'étais troublé rien qu'au son de votre voix. Vous avez lu dans mes yeux ce que je pensais dans mon coeur... C'est tellement vrai que vous vous êtes interrompue, et que vous vous êtes sauvée tout d'un coup !... Vous vous rap-¹⁰⁰⁵pelez ?...

MATHILDE (*agitée, émue*)

Je ne sais pas... Je ne sais pas pourquoi j'ai fui !... Non, je vous le jure, je ne sais pas.... Je suis une enfant, et il ne faut pas faire attention à mes enfantillages.

GUY (*toujours plus près*)

Mais vous aussi, vous paraissiez émue... et troublée... comme vous l'êtes¹⁰¹⁰ en ce moment !... Pourquoi tremblez-vous, Mathilde ? De quoi avez-vous peur ?

MATHILDE (*sans force*)

J'ai peur !

GUY

De moi, peut-être ?

MATHILDE

De tout.

1015

GUY

Ah ! Mathilde, si j'ose vous parler ainsi, je vous le jure, ce n'est pas par légèreté, ni par caprice. J'ai pu être léger, frivole, autrefois, mais je ne le suis plus. Depuis que vous êtes ici, je ne suis plus le même ! Mathilde...

MATHILDE *(avec un geste d'égarement)*

Assez, Monsieur Guy, assez, je vous en supplie.

GUY

C'est peut-être aujourd'hui la dernière fois que je puis vous parler librement. Il y a tant de barrières entre nous, tant d'obstacles ! Je comprends que je suis fou d'espérer.... Mais je ne veux pas vous laisser un mauvais souvenir.... Je ne veux pas que vous me jugiez mal ! Depuis que je vous connais, il me semble que quelque chose de très pur et de très tendre est entré en moi que je ne connaissais pas auparavant ; votre rire et votre gaité sont venus, comme un breuvage magique, m'éveiller du long sommeil qui m'oppressait ; et cette tranquillité sereine, qui émane comme une lumière de tout votre être, a paru se refléter en moi, m'illuminant, me purifiant, me rendant meilleur... 1020
1025

MATHILDE *(émue, secouant la tête)*

Ne m'illusionnez pas, Guy, je n'ai eu aucune influence sur vous. 1030

GUY

Comment osez-vous dire cela ?

MATHILDE

Vous ne croyez à rien,... comme avant.

(Il se retourne inquiet, comme s'il avait peur d'être surpris.)

GUY *(lui prenant une main avec passion, et lui pariant près du visage)*

Je crois en vous, à l'amour, à la vérité de mon amour pour vous, de cet amour qui n'est pas un désir, mais un espoir...

MATHILDE *(vaincue, se défendant à peine)*

Cela ne suffit pas.

1035

(Il se retourne encore. Personne ne paraît à la porte du bureau. Mais en haut ; à la fenêtre du lycée, apparaît Thomas Sénardi, sortant de la salle après sa leçon. Guy ne le voit pas.)

GUY

Et ma foi est si grande qu'il n'y a plus dans mon coeur de place pour une autre !

MATHILDE *(tremblante, cherchant à l'éviter)*

Par pitié, Guy, je vous en supplie...

(Il l'embrasse sur le front. Thomas les aperçoit entre les branches, serrés l'un contre l'autre.)

GUY *(se baisse et l'embrasse)*

Je t'aime !...

(Tous deux se séparent, atterrés.)

THOMAS *(d'une voix aigre, tremblante)*

Mathilde... Est-ce toi qui es là ?

1040

MATHILDE *(se précipitant dans la cour)*

Oui, papa,... C'est moi.

THOMAS *(avec colère)*

Comment... Tu es ici ? Pourquoi es-tu ici et pas à la maison ?

(Elle sort par le fond en courant. Thomas disparaît. Guy reste interdit ; puis il fait un geste de menace vers la fenêtre.)

MATHILDE *(balbutiant)*

Je rentre, père... Je m'en vais.

GUY *(sérieux, résolu)*

Il nous a vus, sans doute ?.... Tant mieux : je sais ce que je dois faire.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Mathilde, Le Proviseur, Le Professeur, Dom François.

1045

(Le rideau se lève un peu avant la fin de la sérénade. Mathilde Sénardi est au piano. Près d'elle, très attentifs, le proviseur du lycée et le professeur de littérature. Le premier, un petit vieillard tout gris est assis près d'elle. sur une chaise basse ; le second ; un grand maigre, à la figure rechignée, se tient debout de l'autre côté, et domine le groupe. Sur le canapé sont assis : Thomas et Dora François, un homme d'âge moyen, grand, osseux, au geste timide, exprimant, par la mobilité continuelle de son visage, l'acuité de son esprit étroit et inflexible.)

DOM FRANÇOIS *(bas à Thomas)*

A-t-elle étudié longtemps ?

THOMAS

Non, elle a commencé très tard, mais en peu de temps elle a fait des progrès merveilleux.

DOM FRANÇOIS

Sans professeur ?

THOMAS

Une vieille dame qui venait chez nous lui a donné les premiers éléments, et c'est tout.

1050

(Se frappant le front avec le doigt.)

DOM FRANÇOIS *(secouant la tête)*

Quelle intelligence ! Le péril est toujours là... « Beati pauperes spiritu ! ». Ce sont les mieux partagés qui courent les plus grands risques.

THOMAS

Et dire que j'ai fait l'impossible pour essayer de...

(Une pause. - Mathilde termine son morceau. Tout le monde l'applaudit.)

DOM FRANÇOIS *(avec douceur)*

Je n'en doute pas, mon ami, je vous connais... Nous en reparlerons !

1055

LE PROFESSEUR

Très bien ! Très bien !

LE PROVISEUR *(se levant)*

Quel sentiment ! Quelle grâce ! Cette mélodie arrache des larmes. Il me semble l'avoir déjà entendue... je ne sais plus où, ni quand... Il y a très longtemps.

MATHILDE *(se retourne, sourit, et avec une franchise spontanée)*

Oh ! De fait c'est une chose un peu vieille.

1060

LE PROVISEUR

Non, je veux dire... pour pouvoir me la rappeler.

MATHILDE

C'est d'ailleurs très facile... Un enfant peut la jouer. Mais elle est si triste et si douce ! On dirait la plainte d'une âme opprimée et résignée à sa souffrance. C'est mon morceau de prédilection !

(Dom François fait un signe de tête et se tourne vers Mathilde.)

THOMAS *(bas à Dom François)*

Vous entendez ?

1065

DOM FRANÇOIS

Bien ! Bien ! Mathilde, laisse-moi te féliciter aussi. Tu interprètes à merveille le sentiment de cette musique.

MATHILDE *(se levant, un peu troublée)*

Oh ! Dom François.

(Insinuant.)

DOM FRANÇOIS

Ne fais pas la modeste !... Ce soir tu as bien joué, rendant toutes les nuances douloureuses et passionnées de ce chant immortel, Et le mérite en est d'autant plus grand qu'à ton âge on ne connaît encore ni la douleur ni la passion.

1070

(Ils continuent à parler entre eux.)

MATHILDE *(a un sursaut léger, et, pour cacher son trouble, se tourne vers le Proviseur)*

C'est la sérénade de Schubert, l'éternelle sérénade.

DOM FRANÇOIS *(bas à Thomas)*

J'ai frappé juste. Si vous le permettez, je voudrais parler à votre fille ce soir même.

1075

THOMAS *(bas)*

Je vous en serai très reconnaissant !

DOM FRANÇOIS

Quand nous serons seuls.

LE PROVISEUR

La musique a toujours été ma passion, Mademoiselle. Quand j'étais jeune, à dix-huit ans, je jouais de la guitare !

MATHILDE *(éclatant de rire)*

De la guitare ! Quelle idée ?

1080

LE PROVISEUR

C'était le seul instrument que je pouvais me payer avec mes modestes économies. Un de mes amis et moi, nous nous privâmes de fumer pendant six mois pour pouvoir nous acheter, moi une guitare, lui une mandoline. Nous étions heureux comme si nous avions été les maîtres du monde. Et nous raclions du matin au soir comme des enragés.

1085

LE PROFESSEUR *(près de la cheminée)*

Les voisins devaient être contents !

LE PROVISEUR *(riant)*

Ils protestèrent si bien auprès du propriétaire, que mon ami, chez qui j'allais faire des duos, fut mis à la porte sans plus de façon.

LE PROFESSEUR

Très bien !

MATHILDE

Quelle cruauté !

1090

LE PROVISEUR

Oui, je pensais comme vous à cette époque, et je trouvais que cette expulsion était une entrave à la liberté de l'art. Aujourd'hui je raisonne-rais autrement.

DOM FRANÇOIS *(se levant et s'approchant d'eux)*

« Experientia docet ! »

LE PROVISEUR

Ainsi l'autre jour c'est moi qui me suis plaint à mon propriétaire.

1095

DOM FRANÇOIS *(souriant)*

D'un racleur de guitare ?

LE PROVISEUR

Non, d'un joueur de bombarde.

LE PROFESSEUR *(qui se chauffe les mains près de la cheminée, grincheux)*

C'est la faute du Conseil Municipal, qui devrait s'occuper un peu de la tranquillité de ses administrés. Si l'on interdisait aux propriétaires de louer tous ceux qui apprennent la musique, ça n'arriverait pas.

1100

THOMAS *(souriant)*

Mais où iraient-ils, les malheureux ?

(Il se tourne pour se chauffer le dos.)

LE PROFESSEUR *(furieux)*

Au diable ! Tous ensemble ! Au moins ils nous laisseraient tranquilles.

MATHILDE *(s'asseyant près de la table)*

Mais alors, cher monsieur, pourquoi me suppliez vous de vous jouer quelque chose chaque fois que vous venez ici ?

LE PROFESSEUR *(calme)*

Parce que j'aime la musique !

1105

DOM FRANÇOIS *(riant très haut)*

Ha ! Ha ! Ha ! Que serait-ce si vous ne l'aimiez pas.

LE PROFESSEUR

Mais je l'aime beaucoup ! Chaque fois qu'il y a un concert, comme le mois dernier pendant la foire, je ne manque pas une représentation.

LE PROVISEUR

Justement mon joueur de bombarde faisait partie de l'orchestre.

(Regardant du coin de l'oeil Mathilde qui semble absorbée dans ses pensées.)

(Se tournant vers Mathilde.)

DOM FRANÇOIS *(au professeur)*

Vous voyez... Cet homme dérangeait Monsieur le proviseur toute la
journée pour vous amuser quelques heures le soir. Ainsi chacun de nos
plaisirs, même le plus honnête et le plus permis, est la cause de douleurs
sinon pour nous du moins pour les autres. N'est-ce pas, Mathilde ? 1110

MATHILDE *(comme sortant d'un rêve)*

Quoi, Monsieur le Curé !

DOM FRANÇOIS

Tu n'as pas entendu ? 1115

MATHILDE

Pardonnez-moi, j'étais distraite.

DOM FRANÇOIS

Je disais que nous ne devons pas nous rendre esclaves de nos passions
ni de nos désirs, pour ne pas causer aux autres de souffrances imméri-
tées. N'est-ce pas, Mathilde ?

MATHILDE

Je ne sais pas. 1120

DOM FRANÇOIS

Comment tu ne sais pas ?

MATHILDE *(inquiète)*

Je ne comprends pas pourquoi vous me faites cette question.

DOM FRANÇOIS *(insinuant)*

Simplement pour avoir ton avis. La parole des innocents est souvent l'expression de la vérité.

(Thomas, dans un coin, secoue la tête tristement.)

MATHILDE *(sincèrement)*

Mon avis ?... Je suis jeune ; j'aime la vie, et je souhaiterais que tout le monde fût heureux. Mais je voudrais aussi avoir ma part de bonheur ; et je ne me sens pas capable de sacrifier ce que j'ai de plus cher au monde, mon coeur.

1125

LE PROFESSEUR

Bravo ! Voilà une réponse.

DOM FRANÇOIS *(presque avec violence)*

Vous l'approuvez ?

1130

LE PROFESSEUR

Certes ; car c'est absolument mon opinion. On peut être bon chrétien et ne pas regarder les mortifications comme le suprême bien auquel on doit aspirer.

DOM FRANÇOIS *(avec une ironie onctueuse)*

Vous voulez dire que sur ce point vous êtes un peu en désaccord avec les préceptes du Christ.

1135

LE PROFESSEUR *(avec chaleur)*

Oh ! Il n'y a pas que sur ce point, monsieur le curé, et je ne suis pas le seul. La doctrine chrétienne qu'on prêche aujourd'hui ne ressemble guère à celle des Évangiles. Elle a été si exagérée et si déformée par les hommes, qu'elle fourmille de contradictions.

DOM FRANÇOIS *(étonné, avec force)*

Par exemple ?

1140

(Dom François tousse légèrement.)

LE PROFESSEUR *(s'approchant)*

Par exemple, l'Amour, que l'Église considère comme le pire des péchés. Jésus n'a-t-il pas dit « Croissez et multipliez ? »

(Mathilde s'approche vivement.)

THOMAS *(à Mathilde)*

Écoute, Mathilde.

LE PROFESSEUR *(continuant)*

Eh ! Bien, comment admettez-vous qu'on puisse à la fois pratiquer la chasteté, et obéir à cette... généreuse invitation ?

1145

DOM FRANÇOIS *(avec une colère contenue s'approchant de lui)*

Cher monsieur. Dieu n'a imposé la chasteté qu'aux privilégiés qui en sont dignes... et aux humbles ministres de sa parole. Pour les autres, il a institué le sacrement de mariage, qui rachète et sanctifie l'amour. Il n'y a là aucune contradiction. Malheureusement de nos jours, on s'habitue à une critique facile, et les fidèles considèrent le Verbe de Dieu comme

1150

un sujet de discussion. Système insensé ! L’Absolu ne peut être soumis aux arguments de la raison humaine ; et Dieu répond à nos objections en nous abandonnant.

LE PROFESSEUR

Mais cette raison, c’est lui qui nous l’a donnée !

(Ils continuent à causer devant le feu. Le Proviseur s’est levé, s’est approché de Thomas et de Mathilde, et leur montre le professeur et Dom François qui discutent.)

DOM FRANÇOIS *(l’entraînant vers la cheminée, et lui parlant presque affectueusement)*

Il nous a donné « la » raison mais pas « sa » raison... Vous, par exemple, vous expliquez le Dante à vos élèves, et pourtant...

1155

LE PROVISEUR

Les voilà aux prises ! Ils ne peuvent être deux minutes ensemble sans discuter.

THOMAS

Laissez-les, Monsieur le Proviseur ; le curé de Saint-Sylvestre est un homme prudent et persuasif. Il ne parle jamais en vain.

1160

LE PROVISEUR

Je n’en doute pas. Mais après le dîner les conversations sérieuses m’arrêtent la digestion !... Et puis je suis un peu sourd, et...

MATHILDE *(souriant)*

Je voudrais bien être comme vous. Monsieur le curé est trop sévère. Si on l’écoutait, la vie ne serait qu’une souffrance perpétuelle.

LE PROVISEUR *(de même)*

Faites comme moi, Mademoiselle, ne l'écoutez pas.

1165

THOMAS

Pourquoi cela ?

(Souriant.)

(Regardant la pendule.)

LE PROVISEUR

Parce qu'on n'est jeune qu'une seule fois, mon cher ami. Nous autres, les vieux, nous sommes de deux sortes : ceux qui sont tristes d'avoir trop joui de l'existence, et ceux qui le sont encore davantage de n'en avoir pas profité. Et je ne voudrais pas être de ceux-là. Mais il est tard. Je dois vous quitter. Vous savez qu'à neuf heures précises, mon lit m'attend... Neige-t-il encore ?

1170

MATHILDE *(courant à la fenêtre)*

Oui ! Un peu... Quelques petits flocons isolés...

LE PROVISEUR

Maudite saison !

MATHILDE

Pourquoi ? L'hiver est si pittoresque, si gai...

1175

(Se tournant vers le professeur.)

(Le professeur, occupé à discuter ne l'entend pas. Il lui tape sur l'épaule.)

LE PROVISEUR

Pour vos vingt ans, mais pour mes soixante-quinze automnes... Vous venez ? Eh bien ?

LE PROFESSEUR *(se retournant)*

Hein ?

LE PROVISEUR

Il est neuf heures ! Partons-nous ?

(Il continue à parler avec animation avec Dom François, puis il prend congé.)

LE PROFESSEUR

Je vous suis.

1180

LE PROVISEUR *(à Thomas lui tendant la main)*

Bonne nuit, mon cher Sénardi. À demain.

THOMAS

Bonne nuit, Monsieur le proviseur ; et merci de votre visite.

(À Mathilde.)

(Il fredonne les premières notes de la sérénade ; puis s'arrête en entendant dans la rue siffler les mêmes notes. Mathilde a un sursaut, qu'elle réprime aussitôt.)

Pause.)

LE PROVISEUR

C'est moi qui vous remercie de votre hospitalité. Et vous aussi, Mademoiselle, pour la sérénade de Schubert, qui m'a absolument ravi.

LE PROVISEUR

Tiens... Un écho !

1185

LE PROFESSEUR *(écoutant)*

Il n'y a pas de doute, c'est la sérénade.

DOM FRANÇOIS *(avec une ironie mauvaise)*

Et admirablement sifflée.

LE PROVISEUR *(écoutant)*

... Plus rien !

MATHILDE

C'est quelque passant en veine de poésie. La sérénade est si populaire.

DOM FRANÇOIS *(souriant toujours avec)*

Drôle de coïncidence !

1190

(Se tournant vers Dom François, tandis que le professeur salue Thomas.)

(Ils se serrent la main.)

LE PROVISEUR *(avec un étonnement naïf)*

Juste au même moment ! Au revoir, Dom François.

(Mathilde va prendre une bougie qu'elle allume à l'une des bougies du piano.)

THOMAS

Mathilde, accompagne ces messieurs.

LE PROFESSEUR

Il ne faut pas vous déranger pour nous, mademoiselle.

MATHILDE

Cela ne fait rien.

(Mathilde, le proviseur et le professeur sortent à droite.)

LE PROVISEUR *(s'en allant)*

Bonne nuit.

1195

SCÈNE II

Thomas, Dom François.

(Thomas Sénardi s'approche de Dom François qui, après avoir lancé un regard par la fenêtre, s'est assis sur le canapé, et sourit ironiquement en secouant la tête.)

THOMAS

Eh ! Bien, Dom François, vous avez entendu ?

DOM FRANÇOIS *(levant la tête)*

Quoi ?

THOMAS

Ce que pense ma fille.

DOM FRANÇOIS *(avec un ricanement)*

Ah !

1200

THOMAS

Cela ne ressemble guère à de la résignation !...

DOM FRANÇOIS

Il ne faut pas désespérer. Voyons... où en sommes nous ? Se voient-ils ?
S'écrivent-ils ?

THOMAS

Depuis le jour où je l'ai surprise avec lui, elle n'a plus mis les pieds chez
Albérini. Je ne crois pas qu'ils s'écrivent en cachette, mais elle l'aime, il
n'y a pas de doute !

1205

DOM FRANÇOIS

Mon cher ami... C'est un peu votre faute. Si vous ne lui aviez pas permis
de fréquenter cette maison...

THOMAS

Si j'avais su !

DOM FRANÇOIS

Mais lorsque vous avez appris la vérité, pourquoi n'avez-vous pas cessé
toute relation avec ces gens-là ?

1210

THOMAS

Je les croyais de braves gens... la mère surtout ; la mère est certaine-
ment une honnête femme.

(Bas avec mystère.)

DOM FRANÇOIS *(s'animant)*

Ne dites pas ça !.. Personnellement, je ne la connais pas ; mais il n'est pas nécessaire de la connaître pour la juger. Du moment qu'elle a consenti à épouser un prêtre défroqué, à vivre avec lui pendant tant d'années sans remords, et à voir croître les fruits de sa faute dans la haine de Dieu et de l'Église, ce ne peut être qu'une mauvaise femme et une mauvaise mère. D'ailleurs l'expiation commence déjà pour elle. Savez-vous ce qu'est devenue sa fille ?

1215

1220

THOMAS

Celle qui habite Milan ?

DOM FRANÇOIS

Oui ; j'en ai eu des nouvelles précises. Elle s'est abandonnée à la vie légère ; et à présent elle habite chez une de ces femmes qui donnent l'hospitalité aux jeunes filles qui ont...

THOMAS *(douloureusement étonné)*

C'est impossible, Dom François ! Elle était professeur à l'École normale.

1225

(Plus haut, résolument.)

DOM FRANÇOIS *(d'un geste vague)*

Précisément. Elle a demandé un congé... pour raison de santé, J'ai tenu à vous confier ce secret pour que vous usiez de toute votre influence sur Mathilde.

THOMAS

Certes !... Je mourrais de douleur si je devais la perdre ainsi !

(Haut, riant.)

(Riant.)

DOM FRANÇOIS *(bas, vivement)*

Taisez-vous ! Du reste, mon cher ami, les discussions ne sont pas si stériles qu'elles le paraissent ; parce que, quand on a bien discuté, On a soif ! 1230

SCÈNE III

Les mêmes, Mathilde.

(Mathilde rentre par la porte de droite, tenant le bougeoir à la main.)

THOMAS *(souriant)*

Mathilde...

(Elle traverse la scène et sort par la porte du fond.)

MATHILDE *(de même)*

Inutile, papa, j'ai compris ! 1235

(Il se frappe le front avec le doigt. Mathilde reparait, portant un plateau sur lequel il y a une bouteille, trois verres, et un compotier de biscuits, qu'elle va déposer sur la table.)

DOM FRANÇOIS

Décidément, cette jeune fille est trop fine ! Je vous le disais tout à l'heure, mon cher ami, le malheur est là, toujours là.

DOM FRANÇOIS *(gaiement)*

Oh ! Oh !... Mais c'est un festin ! Je suis tout confus ! Je vous avais demandé un peu d'eau tout simplement, et vous m'apportez du vin et des biscuits !

1240

MATHILDE *(souriant)*

De ceux que vous aimez, Dom François.

*(Il s'assied près de la table, regardant le plateau avec une certaine convoitise.
Mathilde sourit.)*

(Regardant la vin que verse Thomas.)

(Il le déguste avec dévotion.)

DOM FRANÇOIS

Tu connais mes faiblesses, à ce qu'il paraît ! Pourquoi vous déranger ainsi pour moi ? Quelle couleur ! Un vrai rubis !... Le manteau de la Sainte Vierge, sur le Maître-Autel, a cette teinte. Ce vin doit être excellent, Hum !.. Un bouquet !

1245

THOMAS

C'est le meilleur que j'ai pu trouver par ici.

(Riant.)

DOM FRANÇOIS

Vous me gâtez avec toutes vos attentions ! Aussi, pour m'en montrer digne, je lui ferai honneur.

MATHILDE *(lui offrant les biscuits)*

Je vous en prie, Monsieur le Curé.

DOM FRANÇOIS *(prenant un biscuit)*

Merci !... Je vous demande pardon, vous permettez que je trempe un biscuit ?

1250

(Dom François trempe un biscuit dans le vin, et mange Thomas boit ; Mathilde, debout, grignote un bonbon.)

THOMAS

Faites donc.

(Lui indiquant une chaise près de lui.)

DOM FRANÇOIS

Et puis tes biscuits, Mathilde, sentent la vanille ! Voyons, mon enfant, assieds-toi là, et causons un peu.

MATHILDE

De quoi ?

1255

(Mathilde hésite un peu, puis s'assied.)

DOM FRANÇOIS

De toi, si tu le veux bien. Nous pouvons nous parler à coeur ouvert, n'est-ce pas ?

MATHILDE

Oui, monsieur le curé.

DOM FRANÇOIS *(d'un air dégagé)*

Ma obère enfant... quelques personnes du voisinage m'ont rapporté, dans une bonne intention naturellement, certain bruit auquel je n'ai pas voulu ajouter foi. Ils m'ont dit que... tu étais éprise d'un jeune homme !¹²⁶⁰

MATHILDE *(brusquement)*

Qui vous a dit cela ?

(Mathilde baisse les yeux et se tait.)

DOM FRANÇOIS *(avec un sourire)*

On parle du péché, on ne nomme pas le pécheur ! Est-ce vrai ou n'est-ce pas vrai ? Je te le répète, je n'ai pas voulu y croire. Mais ces personnes ont prononcé le nom d'un jeune homme... avec lequel une jeune fille qui a des principes et du coeur ne peut certainement songer à se marier.¹²⁶⁵ Tu sais à qui je fais allusion ?

MATHILDE *(résolue, le regardant en face)*

Parfaitement !

DOM FRANÇOIS *(surpris de sa franchise)*

Ah ! Ah !

MATHILDE

C'est père qui vous en a parlé, n'est-ce pas ?

1270

DOM FRANÇOIS

Nullement.

MATHILDE *(se tournant vers son père d'une voix altérée)*

Réponds, toi, papa !

(Mathilde ne répond pas. Il continue d'un ton onctueux.)

DOM FRANÇOIS *(avec énergie)*

Je t'ai dit que ce n'était pas ton père ; il me semble que cela doit te suffire. Soyons calme... Peux-tu m'expliquer, Mathilde, commentée bruit a pu naître, et trouver crédit auprès de personnes respectables et incapables de calomnie.

1275

MATHILDE *(le fixant)*

Monsieur le Curé... mon père peut vous répondre mieux que moi sur ce sujet.

DOM FRANÇOIS

Non !... Quand je tiens à m'assurer d'une chose, je m'adresse directement aux intéressés. Je te le répète : As-tu, par quelque légèreté, donné motif à ces racontars ?

1280

(Elle se lève très émue.)

MATHILDE (*exaspérée*)

Il est inutile de me torturer ainsi. Je ne veux ni ne puis mentir. Puisque vous savez tout, interrogez-moi et je vous répondrai.

(Mathilde continue à marcher du haut en bas de la pièce.)

DOM FRANÇOIS

Du calme, ma chère enfant, du calme, je t'en prie. Assieds-toi là, et reste tranquille. Ta façon d'être vis-à-vis de moi me fait presque douter de...

1285

MATHILDE (*s'arrêtant, très exaltée*)

Mais pourquoi douter, puisque j'avoue, puisque je reconnais que c'est la vérité, la vérité ?...

DOM FRANÇOIS (*avec force, se levant*)

La vérité !... Je t'en conjure, Mathilde, songe à la gravité de tes paroles !
Ton père t'écoute...

MATHILDE

Mon père sait tout.

1290

DOM FRANÇOIS

Et il t'approuve ?

THOMAS (*d'une voix éteinte*)

Ah ! Non ! Non !

MATHILDE (*se tordant les mains*)

Dieu ! Quel supplice !

DOM FRANÇOIS (*s'approche d'elle avec énergie, et solennel*)

Mathilde !... Je te parle en ami, rien qu'en ami... Je t'en conjure, réfléchis bien... Notre coeur, ma chère enfant, est parfois si aveugle et si cruel...
Et tu aurais tort de l'écouter aujourd'hui. Ce serait infliger à ton père
qui t'aime une douleur irréparable.

1295

MATHILDE (*brisée par l'émotion*)

Mais pourquoi ? Quel mal ai-je fait, mon Dieu ? Je l'aime, oui, je l'aime,
je le confesse. Mais il est prêt à m'épouser ! Nous pouvons être heu-
reux !

1300

(*Avec une intensité croissante.*)

DOM FRANÇOIS (*avec force*)

Je ne le crois pas !... Et même si cela pouvait être, je ne te souhaiterais
pas un bonheur acquis à un tel prix !... Il est prêt à t'épouser, dis-tu ?...
Soit ! Mais l'Église, elle, ne peut pas reconnaître votre union, puisqu'il
ne fait pas partie de ses enfants ! Et tu voudrais devenir la compagne
d'un homme pareil ?... Tu voudrais peut-être aussi renier pour lui ta re-
ligion, et vivre toi-même en lutte ouverte avec Dieu ? Tu veux te perdre
pour toujours, Mathilde ?

1305

(*Thomas a un sourire d'espoir et s'approche d'elle. Instinctivement, elle se ré-
fugie dans ses bras.*)

MATHILDE (*avec un cri, frissonnante, étendant vers lui ses mains suppliantes*)

Ah ! Non ! Non !...

DOM FRANÇOIS (*plus doux*)

Alors ?

MATHILDE

Mais si je réussissais à le persuader de son erreur ? Si, par amour pour moi, il consentait à... 1310

DOM FRANÇOIS

Garde-toi bien de tenter une pareille expérience !

MATHILDE

Pourquoi ?

(Il revient s'asseoir près de la table, et trempe un biscuit dans son verre. Tout en mangeant il se tourne vers Thomas.)

DOM FRANÇOIS *(très doux)*

Parce que... Parce que tu ne serais pas de force, ma pauvre enfant. Convertir un athée à la foi, ce n'est pas chose facile ! Et tes beaux yeux n'y suffiraient pas. Mais moi-même... Oui, moi... Sais-tu que j'y regarderais à deux fois avant de m'attaquer à de pareils individus ! Ce n'est pas pour rien que le père a été élevé à notre école ! La force de la discipline théologique est telle qu'elle seule est capable de former les grands incrédules, les hérétiques et les impies. Albérini est un homme terrible, et d'autant plus dangereux qu'il est plus savant, plus intelligent, et d'une force de caractère plus rare. Il est sorti du sein de l'Église, comme Lucifer de la bouche de Dieu... Et c'est cela qui fait sa force ! 1315 1320

SCÈNE IV

Les mêmes, La Bonne.

(La bonne entre par la porté latérale.)

LA BONNE *(sur le seuil)*

Le professeur Albérini demande si monsieur peut le recevoir.

1325

DOM FRANÇOIS *(se levant effrayé)*

Albérini !

(Mathilde se lève, le visage rayonnant d'espoir.)

LA BONNE

Oui, Monsieur le professeur Albérini.

(La bonne sort.)

THOMAS

Que me veut-il ? Faites-le entrer.

DOM FRANÇOIS *(furieux)*

C'est un guet-apens, Monsieur Sénardi.

THOMAS *(étonné, confus)*

Comment, vous pouvez supposer ?...

1330

DOM FRANÇOIS

C'est un guet-apens.

THOMAS *(suppliant)*

Je vous jure, Dom François...

(Il se dispose à sortir.)

DOM FRANÇOIS *(court prendre son manteau et son tricorne)*

Je ne veux pas le voir !... Je ne veux avoir aucun rapport avec un excommunié. Vous êtes chez vous, libre à vous de faire ce qui vous plaît !
Quant à moi... Bonne nuit !

1335

THOMAS *(bas courant à lui)*

Dom François, je vous le jure, c'est une surprise pour vous comme pour moi !

(Il gagne à grands pas la porte de droite.)

DOM FRANÇOIS *(impatient)*

Non, non ; je m'en vais, je m'en vais.

(Dom François salue. Au moment où il va pour sortir, Alexandre Albèrini paraît sur le seuil. Le prêtre baisse les yeux, le laisse passer, puis se sauve rapidement.)

MATHILDE *(légèrement ironique)*

Au revoir, Monsieur le Curé.

(Mathilde jette un regard de sympathie et de reconnaissance à Albèrini, et sort par le fond.)

THOMAS *(à Mathilde)*

Va un moment de l'autre côté.

1340

SCÈNE V

Alexandre, Thomas.

(Alexandre Albèrini, enveloppé d'un grand manteau, le chapeau à la main, a comme un sourire de mépris en vo3'ant sortir Dom François ; puis il se tourne avec douceur vers Thomas Sénardi. Son visage est un peu changé; il paraît triste, et comme hanté par une pensée qu'il s'efforce en vain de chasser de son esprit.)

ALEXANDRE

Excuse-moi, Sénardi, si je suis venu te trouver à cette heure, et si j'ai fait fuir tes hôtes, mais j'avais besoin de te parler... Depuis quelques jours, au lycée, tu m'évites avec tout le soin possible... Je ne crois pourtant pas t'avoir offensé en quoi que ce soit. Qu'as-tu contre moi ?

1345

THOMAS *(froidelement)*

Rien.

(Faisant signe qu'il voudrait s'asseoir.)

ALEXANDRE *(après une légère hésitation)*

Tant mieux ; j'irai donc droit au but sans autre préambule. Tu permets ?

THOMAS *(lui montrant une chaise)*

Je t'en prie.

(Après une légère hésitation, et comme se parlant à lui-même.)

(Il secoue la tête, comme s'apitoyant sur lui-même ; puis résolument.)

ALEXANDRE (*s'asseyant*)

Merci... Par où commencerai-je ?... Ah ! Il ne me manquait plus que cela !... Enfin, Voici ! Tu sais bien au fond que je me doute un peu de la raison de ta froideur à mon égard. Tu as voulu rompre nos relations, parce que tu t'es aperçu que nos enfants ont eu la malencontreuse idée de s'aimer. D'abord tu as eu tort de t'en prendre à moi ; je n'y suis pour rien. Ensuite tu as eu recours à un remède bien dangereux ! Dans ces cas-là on n'arrive à rien par la force, et les séparations ne font qu'aiguiser les désirs et développer les résistances. Et de fait, à l'heure qu'il est, ces deux serins ne parlent de rien moins que de se marier coûte que coûte... Qu'en penses-tu ?

THOMAS

Tu t'en doutes bien.

ALEXANDRE

L'idée te semble bizarre, n'est-ce pas ?

THOMAS

Elle me semble absurde.

ALEXANDRE

Je l'aurais sans doute jugée telle, moi aussi, si j'avais pu me douter plus tôt de la résolution de ces deux têtes folles. Mais je ne la connais que de ce matin. Pourtant, la nouvelle que Guy m'a apprise en même temps est de nature à modifier peut-être ton jugement et le mien.

THOMAS

Quelle nouvelle ?

ALEXANDRE

La principale raison qui les empêchait de se marier, c'était, à mon sens, leur manque de fortune et de position, et dans ce cas, tu peux me croire sur parole, je me serais opposé énergiquement comme toi à leur projet. Depuis hier, cet obstacle a disparu. Guy vient d'être nommé professeur de Sciences Naturelles au Lycée de Trévis, et il partira d'ici quelques jours. 1370

THOMAS *(froidelement)*

Si jeune, c'est un honneur ! Je t'en félicite.

ALEXANDRE *(brusquement)*

Oh ! Il y a tant d'imbéciles parmi les professeurs de l'Université que vraiment il n'y a pas de quoi être fier d'être leur collègue. Mais le point intéressant, c'est qu'à partir d'aujourd'hui Guy touchera des appointements, assez maigres il est vrai, mais enfin suffisants pour se permettre le luxe de se créer une petite famille. Le pauvre enfant a vu tout de suite une possibilité de réaliser son rêve, et, sans perdre de temps, il est venu me l'avouer franchement. Veux-tu faire le bonheur de nos enfants ? 1375
1380

THOMAS *(sérieux, mais moins dur)*

Écoute, Albérini... Il est inutile d'entrer dans des détails désagréables pour l'un comme pour l'autre. Tu juges ce mariage possible, il te sourit... Je dois t'avouer franchement que, pour ma part, je le désapprouve, et que je m'y oppose.

(Sur un geste vague de Thomas.)

ALEXANDRE *(après une légère pause)*

Et... tes raisons ? Raisons de religion, n'est-ce pas ? Tu ne veux pas que ta fille épouse un libre-penseur ? 1385

THOMAS *(vaguement)*

Peut-être.

(Mouvement de Thomas.)

(Avec amertume.)

ALEXANDRE

Oui, c'est cela... Eh bien, soit ! J'admets cette... ta faiblesse. Laisse-moi l'appeler ainsi... Je l'avais prévue. Et, avant de me présenter chez toi, j'ai demandé à Guy quelles étaient ses intentions à ce sujet. J'avoue que je l'ai trouvé... plutôt trop conciliant. Pourvu qu'on n'exige pas de lui l'impossible, il promet de respecter les sentiments religieux de sa femme, et de lui laisser liberté entière pour l'éducation des enfants. Les limbes, comme tu vois, leur seront épargnés. 1390

THOMAS *(sérieux)*

Cela ne suffit pas. 1395

ALEXANDRE *(vivement)*

Tu ne prétends pas pourtant qu'un homme comme lui s'expose au ridicule d'une mascarade. Même pour moi, je...

THOMAS

Je ne prétends rien... ni de lui, ni de toi !... Tiens, brisons là cette conversation, cela vaut mieux. Je t'ai déjà exprimé mon opinion, je ne

puis la changer. Mathilde est encore jeune, ton fils aussi. À cet âge les passions ne sont pas bien profondes, et les amours s'oublient sans trop d'efforts. Si, comme tu le dis, Guy part pour Trévise, sois tranquille, d'ici peu ils ne se rappelleront même plus qu'ils se sont connus. 1400

ALEXANDRE

Je crois que tu te trompes. Nos deux enfants s'aiment profondément. C'est une folie, je le reconnais, mais cela est. 1405

THOMAS *(levant les épaules)*

Feux de paille !

ALEXANDRE

Non ; et crois bien que, si j'ai consenti à venir chez toi ce soir, ce n'est pas sans raison. Depuis quelque temps, mon fils n'est plus reconnaissable ; lui, un savant, il s'est mis à faire des vers...

THOMAS

Je ne connais pas ton fils, et je ne puis le juger. Quant à Mathilde, elle est déjà presque résignée à une séparation... 1410

ALEXANDRE *(changeant de ton, et le fixant après un silence)*

S'il en est ainsi, tant mieux !... Ainsi donc, rien à faire ? C'est ton dernier mot ?

THOMAS *(se levant)*

Oui !... Dans ton intérêt comme dans le mien.

(Il va pour s'en aller, puis s'arrête.)

ALEXANDRE *(se levant)*

C'est bien ; je vais faire part à Guy du résultat de ma démarche, Pour ta
gouverne, je t'avertis qu'ils n'ont pas besoin de notre consentement ¹⁴¹⁵
pour se marier. Guy me l'a fait d'ailleurs observer.

(Pause.)

THOMAS

Je le sais.

(Se tournant vers Thomas avec un sourire amer.)

(Il lui tend la main. Thomas d'un mouvement spontané lui tend la sienne.)

ALEXANDRE *(se passant la main sur le front, comme se parlant à lui-même)*

Ah ! Quelle tristesse que la vie ! Toujours des soucis ! Toujours des mi-
sères... Et dire qu'il y a encore des illusionnés qui l'aiment, qui ¹⁴²⁰
l'exaltent, et qui osent proclamer l'homme le roi de la création... ce mi-
nuscule infusoire, né de la pourriture, errant un instant sur la croûte
moisie d'une goutte de fange perdue dans l'univers. Mon cher ami, nous
sommes de parfaits idiots quand nous nous prenons au sérieux. Bon-
soir !... Et restons amis comme avant. ¹⁴²⁵

THOMAS

Bonsoir. Pardonne-moi mon obstination. C'est pour le bien de tous, tu
dois le comprendre.

*(Les deux hommes se regardent avec sympathie, comme s'ils se sentaient
réunis pour la première fois.)*

(Sans se retourner, il sort vivement par la porte latérale.)

ALEXANDRE

Tu as raison. Tu empêches deux insensés de commettre le crime commun : celui de mettre au monde d'autres malheureux comme nous.
Adieu !

1430

SCÈNE VI

Thomas, Mathilde.

(Thomas Sénardi reste un moment triste, pensif ; puis il va à la porte du fond, et appelle Mathilde qui rentre immédiatement, et l'interroge anxieusement du regard.)

THOMAS *(l'appelant)*

Mathilde ! Mathilde ! Tu peux venir.

MATHILDE *(paraît sur le seuil)*

Il est parti ?

THOMAS

Oui. Tu sais que demain je dois me lever de bonne heure. Mon cours est à huit heures précises. Éteins les lumières, et allons nous reposer. Sans dire un mot, Mathilde allume deux bougeoirs, et éteint les bougies du piano ainsi que la lampe. Puis résolument elle se tourne vers son père.

1435

MATHILDE

Père... Peux-tu me dire pourquoi Monsieur Albérini est venu chez nous ce soir ?

THOMAS *(vaguement)*

Nous parlerons de ça demain. Il est venu pour notre cours du Lycée.

1440

(Thomas la regarde, étonné.)

MATHILDE

Non, père ; dis-moi la vérité ! Monsieur Albérini n'a jamais mis les pieds chez nous, même pour nous rendre la visite que nous lui avons faite à notre arrivée. Il doit donc avoir eu une raison beaucoup plus sérieuse.

(S'approchant d'elle, tendrement, s'efforçant de lui sourire.)

(Tristement.)

THOMAS *(gêné)*

Peut-être !... En tout cas, ce n'est pas le moment d'en parler. Je suis fatigué, et je suis très triste. Viens te coucher, Mathilde. N'as-tu plus confiance en ton père ? Notre vie a toujours été si calme, toute d'affection, d'union, de bonté l'un pour l'autre... Restons unis, Mathilde, et ayons confiance dans l'avenir !... Bonne nuit, mon enfant !

1445

MATHILDE *(jetant ses bras au cou de son père en sanglotant)*

Oh ! Papa ! Je t'en supplie, dis-moi tout, dis-moi tout ! Ne me laisse pas toute une nuit dans cette anxiété atroce.

1450

THOMAS *(l'éloignant un peu)*

Que t'imagines-tu ?... D'ailleurs que pourrai-je te dire ? Rien que tu ne saches déjà. Mais, crois-moi, ce n'est pas l'heure de parler de ces choses.

Cette nuit, ce silence, ce froid... Non ; demain, demain... Va, et repose en paix.

1455

MATHILDE *(se détachant de lui)*

Reposer !... Je ne pourrais pas.

THOMAS

Pourquoi ?

MATHILDE *(tout émue, nerveuse)*

Je ne sais pas... je ne sais pas expliquer ce que j'éprouve ; mais je sens qu'il s'est passé ici, tout à l'heure, quelque chose de grave.

THOMAS

Enfant !

1460

MATHILDE

Vous avez parlé de moi, n'est-ce pas ?

THOMAS

Un peu.

MATHILDE

À quel propos ?

THOMAS *(souriant)*

À propos de tes enfantillages, naturellement.

MATHILDE

Monsieur Albérini s'est servi de ce mot ?

1465

THOMAS

Non. Il a appelé ça des folies.

MATHILDE

C'est impossible ! Et il n'a pas ajouté autre chose ?

THOMAS

... Je ne crois pas.

(Presque avec un cri, comme prise d'une idée subite.)

MATHILDE *(très agitée)*

Père, tu me caches quelque chose, Ah !... C'est Guy, c'est Guy qui l'avait envoyé.

1470

THOMAS *(bondissant)*

Comment, tu le savais ?

MATHILDE

Ah ! C'est vrai, c'est vrai !

THOMAS *(cherchant à se reprendre)*

Je n'ai pas dit cela.

MATHILDE *(avec force)*

Si, si, lu l'as dit ! Tu l'as dit !

THOMAS

Eh ! Bien, oui, là, c'est vrai ; il est venu de la part de son fils.

1475

MATHILDE *(avec un rire sauvage)*

Ah ! Tu vois bien !

THOMAS

Mais sais-tu comment il est parti ?... Il était si peu convaincu lui-même qu'il a fini par me donner raison.

MATHILDE *(avec un geste de désespoir)*

Lui aussi !

THOMAS

Et c'est tout naturel. Il peut n'avoir ni foi ni loi, il n'est pas fou comme vous autres. À son point de vue, il croit pouvoir passer sur certains obstacles moraux que nous jugeons, nous, insurmontables, c'est affaire d'opinion ; mais il n'est pas assez insensé pour admettre qu'il faille se plier à toutes vos folies.

1480

(Silence.)

MATHILDE *(se laisse tomber sur une chaise, la tête dans ses mains)*

Lui aussi nous abandonne ! Lui aussi !

1485

(Mathilde reste immobile.)

(La voix toute tremblante.)

THOMAS *(s'approchant d'elle, d'une voix émue)*

Mathilde, ma pauvre Mathilde ! Tu sais que je ne t'ai jamais rien refusé. Tu sais que j'ai tout fait pour te rendre heureuse, et que mon plus beau rêve eût été de te marier, pour avoir dans ma vieillesse la consolation de voir s'épanouir autour de moi les sourires enfantins dans lesquels j'aurais retrouvé ta petite âme.. ! Mathilde, peux-tu douter de mon affection ? Dis... Crois-tu que je pourrais te faire souffrir ainsi si ma conscience ne m'ordonnait pas de t'épargner cet épouvantable malheur ? Et puis... Veux-tu ?

1490

MATHILDE *(le regardant tout émue, les larmes aux yeux)*

Ah ! Non, non !

THOMAS

Si tu me quittes pour le suivre, tu ne me verras plus...

1495

MATHILDE *(suppliante, s'accrochant à lui)*

Non, non...

(Mathilde se raidit sur sa chaise, le regard perdu, égaré.)

THOMAS

Si, si. Je mourrai de tristesse loin de toi ; mais jamais je ne serai complice de ta faute. Réfléchis bien à ce que tu vas faire !... Avec de la volonté, on peut surmonter toutes les épreuves ; et celle-ci te paraîtra plus facile que tu ne le crois. Quelques jours de chagrin, et puis, une fois par-

1500

MATHILDE *(brusquement)*

Parti... Qui ?

THOMAS

Mais... Guy !

MATHILDE *(le regardant fixement)*

Il part ! Comment le sais-tu ?

THOMAS

C'est son père qui me l'a dit.

1505

MATHILDE

C'est impossible !

THOMAS

Il part, il s'en va à Trévise... pour longtemps, peut-être pour toujours.

MATHILDE *(dans un étonnement douloureux)*

Pour toujours !

THOMAS

Tu vois, Mathilde, que Dieu même vient à ton aide pour te rendre la lutte moins dure, et la victoire plus facile.

1510

MATHILDE *(se parlant à elle-même avec une profonde amertume)*

Ah ! Dieu !...

(Voyant que Mathilde ne lui répond pas, il a peur, la saisit par le bras, puis d'une voix altérée par l'émotion.)

(On la fixe dans les yeux, et la voix pleine de larmes.)

(Il pleure.)

THOMAS *(effrayé du ton qu'elle vient de prendre)*

* Allons ! Regarde-moi !... Dis-moi que tu ne me quitteras pas ! Tu souffres, ma pauvre enfant !... Du courage ! Pense que nous sommes tous nés pour souffrir ! Moi aussi, à ton âge, j'ai souffert... Au point de croire ma vie brisée à jamais... Et puis le calme est revenu... Et d'autres chagrins... la mort de ta mère, de ton petit frère !... Tu m'es restée seule au monde. Aujourd'hui tu es tout pour moi, tu es l'unique rayon de ma pauvre vie ! Et tu voudrais me quitter ? 1515

MATHILDE *(avec un petit cri)*

Père, par pitié ! Ne pleure pas !

(Il va chercher une lumière ; puis revient à elle et l'embrasse sur le front.)

THOMAS *(s'essuyant les yeux)*

Pourquoi m'as-tu fait parler ce soir ?... Demain... Demain... Adieu ! Adieu !... Bonne nuit ! 1520

(Thomas sort vivement par la porte du fond en fermant les deux battants derrière lui.)

MATHILDE *(absorbée)*

Bonne nuit.

SCÈNE VII

Mathilde, seule.

(Mathilde, restée seule, regarde autour d'elle comme désespérée ; puis elle prend une lumière, et va pour sortir par la porte du fond. Mais elle n'en a pas la force ; elle pose la lumière sur la table et demeure immobile au fond de la pièce.)

(Et, anéantie, brisée, elle tombe sur une chaise en sanglotant. Soudain, de la rue, on entend siffler, comme on l'avait entendu auparavant, les premières notes de la sérénade de Schubert. Mathilde lève la tête, anxieuse, et écoute. Son visage change d'expression, elle semble résolue à agir.)

(Nerveuse, elle se lève, s'avance vers la fenêtre, l'ouvre, et regarde en bas, dans la rue. Une bouffée de vent glacial entre dans la pièce. D'une voix faible, elle appelle en bas.)

(Silence.)

(Elle se retire. Une seconde, elle semble hésiter, puis prend une résolution énergique. Elle court vers le buffet qui est au fond de la chambre, ouvre un tiroir, en retire une clef, l'enveloppe rapidement dans un morceau de papier, et retourne se mettre à la fenêtre. Bas, comme avant.)

(Elle jette la clef enveloppée. Silence.)

(Une pause. Elle referme la fenêtre avec précaution, reprend la lumière qui est sur la table, traverse la pièce sur la pointe des pieds, ouvre la porte du fond devant laquelle elle s'arrête un peu, et écoute. Puis, rassurée, toujours silencieuse, elle s'approche de la porte-clé l'escalier et l'ouvre tout doucement ; on aperçoit l'escalier éclairé. Elle appelle tout bas.)

(Elle entend des pas, éteint la lumière, et revient poser le chandelier sur le piano. La pièce se trouve dans une obscurité complète.)

MATHILDE *(d'une voix éteinte et douloureuse)*

Mon Dieu !... Ne plus le voir !... Oh ! Mon rêve !... Non, non... il faut d'abord que je sache !... Est-ce toi ? Attends ! C'est la clef !... Attention !... Ouvre !... Monte vite... Sans faire de bruit ! Guy !... Guy !...

1525

SCÈNE VIII

Mathilde, Guy.

(Guy Albérini paraît sur le seuil, le pardessus boutonné, le col relevé, le chapeau à la main ; quelques flocons de neige sur les épaules. Il est pâle, essoufflé, mais une joie fébrile éclaire ses yeux et les fait sourire.)

GUY *(entre, d'une voix faible)*

Oh ! Toi... Toi... Enfin !...

MATHILDE *(presque dure, l'arrêt brusquement sur le seuil)*

Tais-toi !... C'est vrai que tu pars ? C'est vrai que tu veux me quitter ?

GUY

Mais qui t'a dit... ?

1530

MATHILDE

Réponds-moi ! C'est pour cela que je t'ai appelé... C'est vrai ?

GUY

Je « dois » partir... Je viens d'être nommé professeur à Trévise. Mais je compte bien que tu viendras avec moi.

MATHILDE *(plus calme)*

Ah ! C'est pour cela ? Tu me le jures ?

GUY

Je te le jure. Et toi ? Te sens-tu capable de me suivre ?

1535

MATHILDE *(d'une voix sourde)*

Moi !... Moi !... J'ai peur !

GUY

Peur !... De quoi ?

(Guy a un mouvement de protestation.)

MATHILDE

Guy... Ils m'ont tous épouvantée. Ils se sont mis tous contre moi... Je ne sais plus que faire, que penser... Est-ce possible, dis, est-ce possible que Dieu veuille nous punir de nous aimer ainsi ? Et si nous étions malheureux ?... S'il ne me pardonnait jamais de t'avoir suivi contre la volonté de mon père ?

1540

(Avec passion.)

GUY

Tais-toi. Le bonheur est à nous... Ton père est bon, et il t'aime. Quand il te verra heureuse, il te bénira de ne pas l'avoir écouté. Oh ! Si tu savais quels jours atroces j'ai passés loin de toi ! Et comme le seul doute de te laisser ici, même pour peu de temps, me donne le vertige du désespoir et de la mort !... Oh ! Dis-moi que tu viendras avec moi ; dis-moi que tu

1545

auras le courage de rompre ces chaînes, et que tu seras à moi, toute à moi.

MATHILDE *(sombre, mais résolue)*

Oui, je te le jure.

1550

GUY *(avec passion, voulant l'emhrasser)*

Ah ! Mathilde, enfin...

MATHILDE *(avec terreur, le repoussant)*

Non, non, pas à présent, non... Va-t'en ! Va-t'en ! Va-t'en !...

GUY *(cherchant à la calmer)*

Mais pourquoi ?...

MATHILDE *(exaltée)*

Va-t'en, je te dis, va-t'en... Après, ce sera comme tu voudras... Mais pas ici, ne me fais pas regretter de t'avoir appelé... Laisse-moi, laisse-moi...
Va-t'en !

1555

(Il disparaît comme une ombre. Elle le suit referme la porte tout de suite, et, chancelant dans l'obscurité, revient en courant, presque se sauvant- Arrivée au milieu du salon ; elle s'arrête, et s'appuie d'une main à la table.)

GUY *(avec un sourire amer)*

Oui, oui... À demain. A demain :

(Elle sourit, comme ivre de plaisir. Soudain une ombre passe dans ses yeux grands ouverts. Elle se retourne, et, comme si son père la voyait, elle regarde la porte par où il est sorti et avec une tristesse infinie, d'une voix désolée, des sanglots plein la gorge.)

ACTE TROISIÈME · SCÈNE VIII

(Elle envoie des baisers vers la porte fermée.)

(Sa voix se perd dans un sanglot. Autour d'elle, les ténèbres et le silence.)

MATHILDE

Demain !... Demain !... Papa... Pauvre papa !... Adieu !... Adieu !...
Adieu !...

ACTE QUATRIEME

SCÈNE PREMIÈRE

Jules Abbadia, seul, puis Régine et Le Docteur, puis une infirmière.

1560

(Jules Abbadia est étendu sur un fauteuil, un livre à la main. Il a devant lui une bouteille de vin et un verre. Il paraît fatigué et bâille à chaque instant.)

(Il regarde sa montre.)

(On se verse du vin, et boit.)

(Secouant la tête, flairant.)

(La porte de gauche s'ouvre doucement. Entrent Régine et le docteur, un homme entre deux âges. Régine referme la porte et s'arrête sur le seuil.)

JULES *(avec un bâillement sonore, jetant son livre)*

Toujours des histoires d'amour... Au diable l'amour... Déjà cinq heures ! Je ne peux plus tenir mes yeux ouverts, Cette bouteille aussi est fatiguée de pleurer. Elle n'a plus de larmes. Quelle odeur d'encens ! On se croirait dans une sacristie.

RÉGINE *(has, angoissée)*

Eh, bien, Docteur ?

1565

LE DOCTEUR

J'ai essayé le dernier moyen... une forte injection d'éther.

RÉGINE

Y a-t-il encore quelque espoir ?

LE DOCTEUR

Très peu.

(Elle rentre dans la chambre à coucher, à gauche.)

RÉGINE *(avec un sanglot)*

Mon pauvre enfant !

LE DOCTEUR *(s'approchant de Jules)*

Pardon, monsieur, pourriez-vous me dire où est Monsieur Albérini ?

1570

JULES

Il est sorti il y a une demi-heure. Il m'a dit qu'il allait revenir de suite.

LE DOCTEUR

Je voudrais m'en aller. Je n'ai plus rien à faire ici... et je suis si pressé !

JULES *(bas)*

Comment va la malade ?

LE DOCTEUR *(d'un air fatigué, mais indifférent)*

C'est la fin.

JULES

Est-ce possible ?

1575

LE DOCTEUR

Je voulais justement avertir Monsieur Albérini pour qu'il ne quitte pas son fils dans ce moment douloureux. Il ne faut pas le laisser seul. Il est fou de désespoir.

JULES *(hésitant)*

Est-elle déjà en agonie ?

LE DOCTEUR

L'asphyxie suit rapidement son cours : elle est tombée dans un état comateux dont probablement elle ne sortira plus.

1580

JULES

A-t-elle reconnu son père ?

LE DOCTEUR

On l'a appelé trop tard.

JULES

Il y a deux jours qu'Albérini l'a fait prévenir que sa fille était gravement malade ; il a fallu y retourner trois fois avant qu'il se décidât à venir.

1585

LE DOCTEUR *(levant les épaules)*

En ce cas je dirai qu'il s'est dérangé trop tard.

JULES

Et le prêtre ?

LE DOCTEUR

Heureusement elle ignore sa présence.

JULES *(avec douleur)*

Quel horrible malheur ! Après trois mois de mariage... Si jeune, frappée ainsi à l'improviste, sans raison.

1590

LE DOCTEUR

Il y a toujours une raison ! Les jeunes gens ne connaissent pas la prudence. Ils croient que leurs vingt ans sont un talisman contre la mort ! Un simple refroidissement, et tout est fini ! Le malheur est qu'elle tue avec elle une pauvre petite créature !

JULES

Ils étaient si heureux !... Ils commençaient à goûter le bonheur après tant de douleurs et de tristesses.

1595

(On s'étire et bâille.)

(Régine reparait, inquiète, par la porte de gauche.)

LE DOCTEUR *(philosophe)*

Que voulez-vous, la vie est ainsi faite ! Ah !... J'ai sommeil. Je m'en vais, je n'en puis plus. Surtout n'oubliez pas d'avertir Monsieur Albérini.

RÉGINE *(sur le seuil la voix tremblante)*

Docteur ! Docteur !

LE DOCTEUR

Me voici. Que voulez-vous, Madame ?

1600

(Le Docteur jette un coup d'oeil significatif à Jules, et entre à gauche, comme à regret, suivi de Régine.)

RÉGINE

Venez ! Venez tout de suite, je vous en supplie.

(On frappe la bouteille vide et essaye de se verser du vin, mais il n'en sort pas une goutte.)

(Tout à coup il lui vient une pensée ; il va près de la porte de gauche et écoute. Une infirmière en sort et le heurte.)

JULES *(resté seul, se lève, s'essuie les yeux)*

Allons, allons, mon vieux ! Qu'est-ce qui te prend ? Voilà que tu pleures maintenant ! Tout au monde a une fin ! Plus rien !... Doucement, doucement ! Qu'y a-t-il ?

L'INFIRMIÈRE

Rien. Pardon...

1605

JULES

Rien de nouveau ?

L'INFIRMIÈRE *(impatiente, lui échappant)*

Non, monsieur.

JULES *(la retenant par sa robe)*

Pourquoi a-t-on rappelé le docteur ? Est-elle plus mal ?...

(Elle sort vivement par la porte de droite.)

L'INFIRMIÈRE

Je ne sais pas. Madame affirme l'avoir vue ouvrir les yeux. Excusez-moi.

(Il s'assied. Pause.)

JULES *(revenant à son poste)*

Attendons !...

1610

SCÈNE II

Jules, Alexandre.

(Alexandre Albérini paraît sur le seuil de la porte de droite. Il a l'air abattu, mais cherche à dissimuler sa douleur. Il regarde Jules Abbadia qui s'est assoupi et s'approche de lui.)

(Il semble vouloir chasser une pensée qui l'obsède, puis met la main sur l'épaule de Jules.)

ALEXANDRE *(le regardant avec un sourire amer)*

Il peut dormir, lui ! Eh bien ?... Jules !

(Il se lève.)

JULES *(réveillé en sursaut)*

Ah !... C'est toi !

ALEXANDRE

Oui, j'étais en bas, en train de me promener entre le collège et la place.
J'attendais qu'il soit parti... Ne voyant rien, je suis monté.

1615

JULES

Tu as bien fait. Justement on te cherchait.

ALEXANDRE

Qui ?

JULES

Le docteur.

ALEXANDRE

Le docteur ?.. Que me veut-il ?

JULES

Je ne sais pas au juste.

1620

ALEXANDRE

Où est-il ?

JULES

Là, dans la chambre.

ALEXANDRE *(avec un sourire vague et triste)*

Ah !... C'est Mathilde qui l'a prié de m'appeler ?

JULES

Non ; Mathilde est toujours assoupie.

ALEXANDRE

Comment, elle ne s'est pas réveillée à l'arrivée de son père ?

1625

JULES

Non.

ALEXANDRE *(effraye)*

Elle est très mal ?

(Alexandre passe sa main sur son front avec un geste douloureux. Un silence.)

JULES *(sans voix)*

Très mal.

ALEXANDRE *(s'asseyant)*

C'était peut-être pour elle que le docteur voulait me parler ?

JULES

Non, pas pour elle, pour Guy.

1630

ALEXANDRE

Mon pauvre enfant ! Il me fait pitié ! Je comprends qu'il doit souffrir et se sentir perdu devant un pareil malheur !.. Il faudrait une autre nature que la sienne pour le supporter avec dignité !.. Il délire ! Il n'a plus conscience de ses sentiments et de ses paroles !

JULES *(s'assied sur l'autre fauteuil, près de la table)*

Il souffre !

1635

ALEXANDRE

Oui, et la douleur lui a bouleversé le cerveau ! Il ne peut pas admettre son malheur ; et il me regarde parfois avec des yeux de haine, comme s'il voulait me le reprocher.

JULES

Qu'imagines-tu là ?

ALEXANDRE *(animé)*

Si, si... Je ne me trompe pas. Je lis dans son âme ! Une superstition aveugle l'a envahi. Il tremble et pâlit chaque fois que je m'approche du lit de la malade... Si tu l'avais vu tout à l'heure, quand on est venu dire que Sénardi refusait de venir. Il s'est dressé devant moi comme un forcené, et m'a hurlé à la face d'une voix stridente : « Il faut lui dire de venir tout de suite ; je veux un prêtre pour ma femme. »

1640

1645

JULES

Tu interprètes mal ses paroles. Tu es toi-même un peu exalté !

ALEXANDRE

Non.

JULES

Tu dois bien comprendre que, dans des circonstances comme celles-ci, il eût été absurde de refuser les conditions qu'exigeait Sénardi pour venir voir sa fille... peut-être pour la dernière fois.

1650

ALEXANDRE *(furieux mais la voix calme)*

Mais qui l'a empêché de venir la voir cette nuit, hier, depuis un mois ? Moi peut-être ?.. Si tu te le rappelles, quand elle a fait la folie de s'enfuir avec mon fils, je suis allé tout de suite chez lui pour le supplier d'accepter ce mariage et de leur pardonner. Est-ce ma faute s'il n'a rien voulu entendre... En vérité le coeur de ces serviteurs du Christ est plus dur qu'une pierre.

1655

JULES

Il avait ses raisons pour ne pas pardonner. Toi-même as-tu pardonné à ta fille ?

(Cherchant à se dominer.)

(Il s'interrompt, ne pouvant pins parler ; puis, d'une voix brisée de douleur, avec reproche.)

ALEXANDRE *(comme frappé au coeur)*

Ma fille !... Ce n'est pas la même chose... D'abord ma fille ne m'a jamais appelé ! Et puis... Mathilde, elle, est une honnête femme... Elle s'est révoltée un jour contre son père, parce qu'il l'opprimait dans la plus pure et la plus légitime de ses affections... Tandis que ma fille... Ah ! Pourquoi m'as-tu rappelé cet autre malheur ?.. C'est mal...

1660

JULES *(ému, lui prenant la main)*

Tu as raison, Alexandre, pardonne-moi. J'ai parlé sans réfléchir... Je ne pensais pas...

1665

(Il s'interrompt en entendant s'ouvrir la porte de droite. L'infirmière entre rapidement, traverse la pièce, et, sans dire un mot, sort par la porte de gauche. À peine est-elle sortie qu'Alexandre met la main sur l'épaule de Jules, et d'une voix grave.)

ALEXANDRE

Je sais, je sais. Toi et ma femme vous êtes peut-être les seuls qui me soient restés fidèles. Tous les autres... Dis-moi, as-tu jamais vu le malheur s'acharner sur un homme à ce point ? Oh, ne te laisse pas illusionner par mon impassibilité apparente !... Je fais des efforts surhumains pour ne pas me trahir ! Mais je te l'avoue, je souffre, je souffre horriblement, à un point qu'il est impossible de souffrir davantage !... Je ne parviens même plus à penser, sans que ma pensée, plus abstraite, se transforme en une sensation de douleur et d'angoisse.

1670

JULES

Je te comprends.

ALEXANDRE *(exalté et sombre)*

Tout à l'heure, pendant que je me promenais là-bas dans la rue noire et déserte, j'ai vu tout à coup... j'ai vu, tu entends, j'ai vu m'apparaître comme dans un cadre le tableau de tout mon malheur. Il m'apparaissait comme une vaste toile que quelqu'un aurait portée devant moi, et qui lentement s'en allait, à mesure que je m'en approchais. Et, malgré moi, je suivais cette toile, je ne pouvais en détacher mes yeux ; et en marchant, à mesure que je la contemplais, que je l'étudiais, j'en découvrais tous les détails inconnus, toujours plus douloureux !... L'hallucination

1675

1680

était si vive que parfois je me mettais à courir comme si j'avais voulu la rattraper, et la laisser derrière moi pour ne plus la voir.

JULES

Calme-toi, Alexandre, tu as besoin de repos.

1685

ALEXANDRE *(d'un mouvement énergique)*

J'ai besoin de réfléchir... Ma vie n'a été qu'une lutte perpétuelle contre moi-même ; et ce n'est qu'à force de volonté que je suis parvenu à me vaincre.

JULES

Mais que peux-tu contre l'irréparable ?

(S'échauffant petit à petit.)

ALEXANDRE

Tu ne me comprends pas !.. Je n'ai pas la prétention de changer l'ordre des choses ; pour rêver une semblable absurdité, il faudrait que je sois un enfant, un fou, ou un croyant. Non, ce que je veux c'est me sauver au moins moi-même au milieu de tant de ruines. C'est conserver, intacte, ma raison !.. Cela, je le veux ! Et c'est pourquoi je me modère, je combats et je résiste ! Mais avoue qu'il me faut en ce moment une force de résistance peu commune. Le malheur semble s'acharner sur moi comme pour m'obliger à demander grâce et à confesser ma faiblesse. J'avais une fille, sur laquelle j'avais fondé les espérances les plus légitimes, et je l'ai perdue à jamais, misérablement, au premier choc avec le monde ! J'ai un fils, que j'ai élevé dans mes idées, que j'ai formé à mon image, et je le vois en proie à une sorte de délire, sur le point de me renier au premier assaut de la douleur. Et maintenant cette mort encore qui nous me-

1690

1695

1700

nace ! Cette malheureuse enfant qui semble payer de sa vie le crime d'avoir aimé mon fils !

JULES (*l'interrompant*)

Mais non, mais non...

1705

ALEXANDRE (*violent*)

Eh ! Je le sais bien ! Jamais un seul instant je n'ai même pensé une chose pareille. Mais il y a quelqu'un qui le croit.

JULES

Qui ?

ALEXANDRE

Elle, d'abord.

JULES

Non !

1710

ALEXANDRE

Si, je l'ai entendue moi-même le répéter à Guy : « Nous devons nous y attendre !... Nous ne pouvions pas être heureux !... C'est Dieu qui nous punit ! »

JULES

Pauvre petite ! Elle ne sait pas ce qu'elle dit.

ALEXANDRE

Évidemment... Mais Guy l'a cru !

1715

JULES

Dans un moment de désespoir...

ALEXANDRE *(avec force)*

Ah ! Tu ne sais pas quelle force l'absurde exerce sur notre pauvre raison ! Il nous attire et nous enserme de telle sorte que nous ne pouvons lui échapper. Et moi-même, oui, moi, qui depuis tant d'années m'en suis délivré, je ne me sens pas encore à l'abri de ses pièges et de ses fantômes.

1720

(Alexandre lève les épaules sans répondre, et fait quelques pas vers la chambre de la malade, puis il s'arrête, pensif.)

JULES *(le regardant étonné)*

Toi ?

ALEXANDRE *(bas à Jules)*

L'homme noir ?

JULES *(sans comprendre)*

Quoi ?

ALEXANDRE

Le prêtre ?

1725

JULES

Il est toujours là !

(Avec un rire douloureux, crispant ses mains.)

(Puis il redresse orgueilleusement la tête, et presque délirant.)

(Il fait un geste violent vers la chambre. À ce moment on entend sonner au loin les cloches des églises. L'aube paraît.)

ALEXANDRE *(avec un sourire amer)*

Il est devenu le maître de ma maison !... Pour le laisser entrer ici, j'ai dû m'en aller en bas, dans la rue... Et à présent je ne puis pénétrer dans cette chambre parce qu'il s'y est installé !... Il commande, et tous ici lui obéissent... Quelle ironie ! Quelle ironie ! Mais non ! Tous lui obéiront, pas moi. Tous plieront la tête devant lui, mais la mienne restera droite sur mes épaules. Ce spectre du passé pourra prendre possession de ma maison, de mes enfants, de tout, mais il ne réussira pas à obscurcir mon esprit, à y insinuer encore la peur de son mystère ! Je suis comme un naufragé qui se cramponne à son trésor le plus précieux, et je ne l'abandonnerai pas, dût-il m'entraîner avec lui au fond de la mer. Je périrai peut-être... Mais si j'atteins le bord, ce ne sera qu'avec mon trésor dans les mains.

ALEXANDRE *(avec une grimace douloureuse portant ses mains à ses oreilles)*

Qu'y a-t-il ? Pourquoi sonne-t-on ainsi ? Quel bruit intolérable !

JULES

Tu n'entends pas, ce sont les cloches...

ALEXANDRE

Mais pourquoi sonnent-elles ?

JULES

C'est le matin de Pâques.

(Il devient subitement triste, ému de ses propres paroles.)

(Il met une main sur ses yeux comme pour en essuyer les larmes. Les cloches s'arrêtent.)

ALEXANDRE *(ironique et douloureux)*

C'est vrai : J'avais oublié. Aujourd'hui c'est Pâques ! Pâques de Résurrection ! Aujourd'hui c'est jour de fête et de joie pour les hommes de bonne volonté. Ce devrait l'être aussi pour nous ! Nous attendions ce jour depuis si longtemps, Régine et moi... Depuis deux mois, depuis qu'ils étaient partis, nous vivions seuls, tous les deux, ne songeant qu'à ces fêtes de Pâques, qui devaient nous les ramener ; et nous pensions à notre bonheur devant le spectacle de leur jeunesse et de leur amour ! Plus qu'un mois ! Plus qu'une semaine ! Après-demain... Demain !... Et chaque matin nous comptons les jours, avançant en pensée le plaisir de les revoir !... Et ils sont là maintenant !... Quelle destinée !

JULES *(doucement pour le consoler)*

Il ne faut pas désespérer, Alexandre... Elle est si jeune... et l'on voit parfois des miracles...

(Il se retourne, et voit l'ombre qui éclaire la fenêtre.)

(Il va à la fenêtre, l'ouvre, reste immobile, contemple le ciel qui peu à peu s'emplit de lumière.)

(Jules s'approche. Lui, s'accoudant sur une chaise, lui montre du doigt, dans le ciel, une étoile solitaire, presque à l'horizon, plus brillante que les autres.)

ALEXANDRE *(pris tout à coup d'un rire nerveux)*

Bravo ! Toi aussi tu me parles de miracles ! Voici le jour... Encore un autre jour... Toujours la même chose ! Regarde ! Quelle sérénité !... Calme admirable et profond !

1755

ALEXANDRE

Regarde, il n'y a qu'une étoile au ciel.

JULES *(regardant le ciel)*

Vénus.

(Se levant, les yeux fixés sur l'astre solitaire.)

(Avec un abandon se tournant vers son ami.)

(Long silence.)

ALEXANDRE

Oui. L'étoile du matin, la messagère de lumière... Lucifer !... Pauvre étoile !

1760

SCÈNE III

Les mêmes, Guy et Régine.

(La porte du fond s'ouvre. Entrent Guy Albérini, et Régine ; Guy paraît très abattu ; sa figure est décomposée, ses yeux gonflés et rougis par les larmes. Il semble vouloir fuir cette chambre, en proie à une terreur soudaine. Sa mère le suit, le retenant par un bras avec une anxiété visible.)

RÉGINE *(entrant derrière Guy)*

Guy ! Guy ! Où vas-tu ?

GUY *(d'une voix sourde, balbutiant)*

Je m'en vais, je m'en vais... Je ne veux plus la voir...

RÉGINE

Guy, je t'en supplie...

1765

GUY *(sans voir ni son père ni Jules, s'enfuit toujours)*

J'ai trop souffert, j'en ai assez ! Laissez-moi m'en aller... D'ailleurs pour-
quoi resterais-je ? Tant que j'ai eu de l'espoir, mon devoir était de res-
ter... mais à présent, à présent...

RÉGINE *(le retenant de force)*

Ne t'exalte pas ainsi !

(Il va vers la porte de droite.)

GUY *(avec désespoir)*

J'en ai assez, je ne veux plus la voir ! Laissez-moi m'en aller !

1770

*(Guy, sur le seuil, se retourne, étonné ; il regarde son père, les larmes le
prennent à la gorge, et, éclatant en sanglots, il se précipite vers lui.)*

ALEXANDRE *(qui l'a suivi anxieusement d'une voix douloureuse)*

Guy !

(Il tombe dans ses bras. Alexandre le presse violemment contre lui dans un mouvement de tendresse exaltée : puis regarde Jules, qui lui fait un signe affirmatif de la tête. Régine, immobile, pleure silencieusement.)

GUY

Mon père !

JULES *(s'approchant de Régine)*

Qu'y a-t-il ?

RÉGINE *(en pleurs)*

Rien ! Rien ! Il se désespère... je ne sais pas pourquoi !

JULES *(respirant)*

Ah ! Mathilde n'est pas plus mal ?

1775

(Alexandre tient toujours son fils dans ses bras. Guy pleure, la tête cachée sur la poitrine de son père.)

RÉGINE

Non, toujours la même chose.

ALEXANDRE

Toujours la même chose ?

RÉGINE

Oui.

JULES *(bas à Alexandre)*

Console-le ! Calme-le ! Toi seul le peux !

(Il fait un signe comme pour le prier de le laisser seul avec son fils.)

ALEXANDRE *(la voix éteinte)*

Oui, oui...

1780

JULES *(bas à Régine)*

Venez, Madame, laissons-les seuls.

(Alexandre qui l'a entendu lance à Régine un regard de douleur, de rage, et de désespoir, et va pour lui parler, mais Jules l'arrête d'un geste. Régine et Jules disparaissent, tous deux dans la chambre de la malade.)

RÉGINE *(le suivant)*

C'est Dieu qui nous punit.

SCÈNE IV

Guy, Alexandre.

(Dès qu'ils sont sortis, Alexandre conduit doucement Guy sur un fauteuil près de la table, et l'y fait asseoir.)

ALEXANDRE *(avec douceur)*

Guy ! Mon pauvre enfant ! Viens... Assieds-toi... Repose-toi un peu.
Pendant ces jours douloureux nous n'avons pas pu être une minute en-semble... Tu veux bien que je reste à côté de toi ?

1785

(Pause. Il se tourne vers son père avec angoisse, les yeux épouvantés.)

GUY *(étonné)*

Oh ! Oui, père... Tu vois ?... Tu vois ?... Quelle chose atroce ! Mourir ! Gela semble impossible, n'est-ce pas, à vingt ans ?... Comme ça, d'un moment à l'autre, sans raison... Passer de la jeunesse à la mort, du bonheur au désespoir !... Ah ! C'est trop ! Dis que c'est trop !

1790

ALEXANDRE *(de même)*

Oui, ce serait trop ! Cela n'arrivera pas, Guy.

GUY *(s'accrochant à lui, un éclair d'espoir dans les yeux)*

Tu crois, père ?

ALEXANDRE

Je l'espère.

(La voix irisée par des sanglots.)

(Il pleure à chaudes larmes.)

GUY *(avec exaltation)*

Oh ! Si elle guérissait !... Rien que d'y penser il me semble que je deviens fou !... L'avoir encore à moi ! Pouvoir retourner dans notre maison, là-haut ! La voir renaître petit à petit sous le souffle chaud du printemps. Tu ne peux pas t'imaginer la joie qui régnait en nous ! Chaque jour c'était une fête nouvelle ! Chaque matin nous étions comme étonnés de nous retrouver l'un près de l'autre, ne pouvant pas nous persuader de notre bonheur ! Et nous riions, comme des enfants... Nous riions de surprise, comprends-tu, parce que pendant la nuit nous avions oublié

1795

1800

que nous étions heureux ! Et pense, pense si maintenant, après cette horrible épouvante, nous pouvions recommencer notre vie !

ALEXANDRE

Guy ! Guy ! Du courage ! Sois fort. Sois un homme.

GUY *(vivement, d'un autre accent)*

Du courage ? Toi aussi tu ne crois pas... ?

1805

ALEXANDRE

Mais si !

GUY *(se levant d'un bond)*

Non ! Non ! Tu ne crois pas ! Ne cherche pas à me tromper !... Ah ! J'ai été fou d'accepter cette illusion, même pour un instant ! Elle est perdue !

ALEXANDRE

Ne t'exalte pas, Guy !

1810

(Il frissonne. Alexandre veut parler.)

(Avec violence, presque délirant.)

GUY

Quoi, quoi ! M'exalter ! N'étais-je pas près d'elle il y a un instant ? Ne l'ai-je pas vue là, couchée, les yeux fermés, la face livide et contractée ?... Et ce râle, ce râle ! Tais-toi ! Sais-tu pourquoi je me suis sauvé de cette chambre ? Parce que j'ai compris .. Elle ne me reconnaissait même plus ! Ma pauvre Mathilde !... Hier encore si forte, si gaie ! Et à pré-

1815

sent... Mais qu'est-ce qu'il y a donc ? Qu'est-ce qui est arrivé ? Qui l'a frappée ainsi à mort ? Pourquoi ? Pourquoi ?

ALEXANDRE

Ne t'épuise pas l'esprit avec de pareilles questions.

GUY (de même)

Réponds-moi si tu le sais ! Pourquoi meurt-elle ? Pourquoi doit-elle mourir ?... Voyons... Toi qui sais tout, tu dois pouvoir me l'expliquer. 1820
Elle était au printemps de la vie... C'était une femme adorable et adorée.
D'ici peu elle allait être mère... Elle était jeune, forte, intelligente...Eh bien ?... Elle est perdue, rejetée au loin comme une chose inutile, usée, encombrante. Pourquoi ? Pourquoi ?

ALEXANDRE (d'une voix calme mais résolue)

Tu le sais comme moi, la vie est réglée par des lois bizarres et capricieuses. 1825

GUY

Mais qui les a dictées ces lois ? Qui les exécute ?

ALEXANDRE

Elles se manifestent spontanément, par un principe de nécessité, qui n'a besoin ni de créateurs ni d'exécuteurs. La nature est elle-même sa propre providence. 1830

GUY (de même)

Mais ces lois doivent avoir un but !... Et quelle logique, quelle justice peut-il y avoir dans la destruction d'une créature jeune, belle, heureuse ?

ALEXANDRE

La logique ! La justice ! Mais c'est nous qui les avons inventées pour discipliner nos pensées et nos actions. La nature les ignore.

1835

GUY

Comment le sais-tu ? Comment oses-tu l'affirmer ?

ALEXANDRE

Tourne au hasard les yeux autour de toi. Quand se déchaînent sur la terre les orages dévastateurs du printemps, ils dispersent en un instant une infinité de germes, de force, de jeunesse, qui devaient fleurir et fructifier ; et ils les dispersent sans raison, sans justice.

1840

GUY *(le fixant)*

Et sans motif ?

ALEXANDRE *(avec un assentiment douloureux)*

Et sans motif.

GUY

Je ne crois pas cela ! Je ne peux pas le croire. Notre intelligence n'arrive peut-être pas à le découvrir, mais il existe.

ALEXANDRE *(avec force)*

Prends garde, mon fils ! Tu te laisses prendre à un piège ! Les mouvements de la matière ne tendent pas vers une fin. C'est une erreur de ton sentiment, non une réalité positive...

1845

GUY

Mais tu ne me parles que de matière, et là c'est une pensée, c'est une conscience, c'est une âme qui meurt.

ALEXANDRE

C'est la même chose !

1850

GUY *(avec un cri)*

Non, ne dis pas cela !

ALEXANDRE

Veux-tu que je te trompe ?

(Alexandre après avoir jeté un regard vers la porte de gauche, lui fait signe de se calmer.)

GUY *(avec violence)*

Ne répète pas cela ! Si j'étais sûr de ne pas la revoir... Si j'avais la certitude, comme tu le dis, qu'elle n'est qu'une poignée de matière que la mort doit emporter... Si je croyais cela, entends-tu... Je deviendrais fou de douleur et de désespoir !... Je préférerais croire à ce prêtre, qui m'a parlé de fautes et d'expiations !

1855

ALEXANDRE *(profondément angoissé)*

Il t'a parlé ?

(Il se cache le visage dans ses mains. Alexandre passe sa main sur le front, puis s'approche de son fils et lui parle avec affection.)

GUY (*résolument*)

Oui.

(Guy regarde fixement devant lui.)

(Il va à son fils.)

ALEXANDRE

Écoute, Guy, j'ai toujours cherché à te faire raisonner, parce que je
croyais que la lucidité de la pensée te rendrait plus fort en face du mal-
heur. Ce qui te menace est atroce, je le reconnais ; cela n'arrivera pas, je
l'espère... Mais si elle devait succomber, je veux que tu supportes cette
épreuve le front haut. Le malheur peut déchirer notre âme en lambeaux,
nous infliger toutes les tortures, il ne doit pas envahir notre cerveau. Tu
es mon fils, et j'ai le droit de te réclamer tout entier. Tu m'appartiens, tu
es l'oeuvre de ma vie... Guy, tu m'écoutes ? Guy !

GUY (*étonné, tournant son regard vers lui*)

Père !

ALEXANDRE

Tu m'entends ?

GUY (*d'une voix éteinte*)

Oui, mais je ne te comprends plus. Je ne peux plus suivre tes paroles. Je
pense à autre chose...

(GUY, les yeux hagards.)

ALEXANDRE (*troublé*)

À quoi ? Je ne sais pas.

ALEXANDRE

Tu ne sais pas ?... Mais que regardes-tu si fixement ?

(Avec un sourire vague.)

GUY (*de même*)

Je ne sais pas. Il me semble la voir sourire devant moi... comme le matin, où nous nous sommes séparés... Elle m'a accompagné jusqu'à la porte... Et là, silencieuse, me disait adieu... Elle était à peine habillée, et elle était toute blanche... Si blanche... 1875

ALEXANDRE (*épouvanté, la voix altérée*)

Guy ! Par pitié ! Que regardes-tu ?

GUY (*sortant de sa stupeur, se tournant vers lui*)

Si nous étions toujours restés là-bas dans notre maisonnette, Dieu aurait peut-être eu pitié de notre bonheur ! 1880

ALEXANDRE (*furieux, bondissant*)

Dieu ! Tu as dit Dieu ?

GUY (*avec des larmes*)

Oui, tu t'étonnes que je prononce ce mot, n'est-ce pas ?... C'est le dernier qui est sorti de ses lèvres !

ALEXANDRE (*hurlant, suffoqué, se dressant devant lui*)

Mais ce n'est qu'un mot !...

(Alexandre a un mouvement de stupéfaction et de terreur comme s'il voyait un spectre devant lui.)

(Toujours plus exalté, pendant qu'Alexandre, par des gestes, cherche à le calmer.)

GUY (*avec force, montant petit à petit jusqu'au délire*)

Qu'en sais-tu ? Qu'en savent les autres ? Vous ne savez rien, vous ne savez rien... Nous sommes enfermés dans un cercle de mystère que nul ne pourra jamais franchir ! Alors pourquoi, sans certitude, veux-tu m'enlever mon espoir dans un moment comme celui-ci ?... Tu m'as opprimé assez pendant la vie ! Laisse-moi libre devant la mort. Laisse-moi me tourner à cette heure vers quelqu'un de plus fort que toi, laisse-moi l'invoquer, le supplier de me secourir, puisque tu ne sais même pas dans toute ta science trouver un seul mot pour consoler ma douleur. Ah ! Une prière ! Si je savais une prière !... Mais je n'en sais pas ! Tu ne m'en as pas appris. Tu as même défendu à ma mère de m'en apprendre quand j'étais enfant...

1885

1890

1895

ALEXANDRE (*avec désespoir, comme appelant quelqu'un qui s'en va et qui ne l'écoute plus*)

Guy ! Guy !

GUY (*se levant délirant*)

Et cependant tu en savais, toi... Tu te rappelles... Tu as été prêtre !... Et tu restes là, muet, impassible, en face de mon désespoir !

ALEXANDRE *(d'une voix rauque, reculant)*

Comment, tu voudrais que moi... ?

(Il pleure à chaudes larmes, les bras croisés sur la table, la tête dans ses bras. Alexandre, sans force, se laisse tomber sur l'autre fauteuil. Silence. - Par la fenêtre entrent les premiers rayons de soleil du printemps. Sous la lumière du jour, on voit apparaître les arbres couverts de pousses nouvelles. Les oiseaux gazouillent gaiement sur les branches.)

GUY *(avec un dernier effort, ricanant, puis anéanti, sanglotant sur le fauteuil à droite de la table)*

Oui, prier, prier !... Je ne peux plus rien, rien que pleurer et prier !...

1900

SCÈNE V

Les mêmes, Dom François.

(Tout à coup, sur le seuil, à gauche ; apparaît le prêtre. Alexandre ne le voit pas, mais, en regardant son fils, il sent à l'expression de son visage, la présence de son ennemi. Il frémit et frissonne. Guy s'est élancé vers le prêtre.)

(Le prêtre reste immobile. Silence.)

(Le prêtre étend les bras d'un geste d'assentiment douloureux et résigné. Guy s'élance vers lui en hurlant.)

(Il tombe aux pieds du prêtre, et s'accroche à sa robe comme un petit enfant en sanglotant.)

GUY *(avec un cri étouffé)*

Eh bien ! Eh bien ?... Oh ! Dieu ! Parlez ! Elle est... ? Mon père... Consolez-moi !

ACTE QUATRIÈME · SCÈNE V

(Il le traîne, l'attirant à lui, vers la chambre de la morte.)

(le relevant)

LE PRÊTRE *(le relevant)*

Courage ! Courage ! Mon fils !... Viens la voir ! Elle est plus heureuse
que nous !

1905

ALEXANDRE *(resté seul, immobile, regarde devant lui, comme interrogeant le destin)*

Qui sait ? Qui sait ?